

LA REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

CINQUANTE-ET-UNIÈME ANNÉE

N° 1. — JANVIER 1908

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

SOMMAIRE

Les Bibles (suite), E. GAYARD, p. 1. — Expériences d'Eusapia Paladino, P. MAXIM, p. 15. — Causeries sur l'Évolution de l'idée Religieuse (suite), SENEX, p. 15. — Un homme étrange, Léopold DAUVIL, p. 23. — A Dieu ! M. PERRET, p. 29. — Avant-propos à la réponse à l'Encyclopédie, IGNORUS, p. 30. — Les Noces d'Or de M. et M^{me} VAN DER NAILLEN, p. 42. — Le Problème, Emmanuel DANCY, p. 47. — M. Craddock et sa médiumnité, AYLAREN, p. 51. — La Crédulité des incrédules, GAY, p. 57. — Extrait du journal *Light*, p. 59. — Jour de l'an Immortaliste, Julien LAMOCHE, p. 60. — Batailles de l'idée, Comte de FAUCON, p. 61. — Bibliographie, p. 61.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

NOUVELLE ÉDITION DU VOLUME

ANIMISME ET SPIRITISME

Par AKSAKOF (Alexandre)

Prix de l'ouvrage : 20 francs. — Pour nos abonnés, 15 francs.

AVIS IMPORTANT

Un certain nombre de nos lecteurs ayant oublié de nous envoyer le montant de leur abonnement 1907, nous les prions instamment de nous le faire parvenir avec celui de l'année 1908 pour éviter les recouvrements onéreux par la poste.

TOUS LES ABONNEMENTS DE JOURNAUX ET REVUES SE PAIENT A L'AVANCE

Prière à nos abonnés de bien vouloir envoyer comme d'habitude le montant de leur abonnement en un mandat-poste à l'ordre de M. Paul Leymarie.

Pour l'étranger, il peut nous être envoyé directement en une traite sur Paris, mandat-poste international, ou par l'intermédiaire des libraires. — Les abonnements français (Paris, départements, Algérie, Tunisie) seront considérés, conformément aux habitudes, comme renouvelés d'office pour tous ceux, parmi nos abonnés, qui ne nous ont pas fait parvenir un ordre contraire.

AVIS IMPORTANT

Avec ce numéro commence l'abonnement 1908. Un certain nombre de nos abonnés ont oublié de nous envoyer le montant de l'annuité 1907 que nous serions heureux de voir rentrer. Courant de Janvier nous ferons toucher cette annuité par la Poste et ajouterons 0 fr. 50 de frais au prix de l'abonnement.

LES ABONNEMENTS SE PAIENT D'AVANCE

Nous insistons auprès de nos abonnés, pour que leur abonnement 1908 soit payé le plus tôt possible afin d'éviter les frais de recouvrement (soit 0 fr. 50 en plus) que l'Administration de la *Revue* ne peut supporter.

REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN KARDEC



NAITRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSER TELLE EST LA LOI

Monsieur Paul LEYMARIE

ET LA RÉDACTION DE LA *Revue*

*ont l'honneur de présenter à leurs Abonnés et Lecteurs
leurs meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an.*

Rédacteur en Chef de 1870 à 1904 : P.-G. LEYMARIE.

51^e ANNÉE.

N^o 1.

1^{er} JANVIER 1908.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

Les Bibles

(Suite) (1).

Nous avons raconté la mort tragique de Vasichta, le saint vieillard assassiné par Kansa, le roi de Madoura. Nous arrivons maintenant à l'exposé de la doctrine de Krishna qui, nous le savons, est contenue dans sa Bible, la *Bhagarad-Gita*, véritable traité d'occultisme et l'un des plus beaux livres, dit E. Burnouf, qui soient sortis de la main des hommes. Nous allons en reproduire quelques pages des plus suggestives et si riches en révélations diverses, que le monde indou et que l'humanité entière en ont plus ou moins bénéficié, au cours des quatre mille ans qui nous séparent de l'Avatar divin.

(1) Voir les *Revue*s d'Août à Décembre 1907.

Toutefois, avant de nous livrer à l'examen de cette admirable doctrine, achevons de résumer les dernières pages de sa légende.

Sitôt après la mort de Vasichta, Krishna fut salué par les anachorètes comme successeur attendu et prédestiné du sublime vieillard dont les obsèques furent célébrées dans la forêt sacrée. Le fils de Dêvaki reçut le bâton à sept nœuds, signe du commandement, après avoir procédé au sacrifice du feu, en présence des plus anciens anachorètes sachant par cœur les trois Vêdas.

Après ces cérémonies réglementaires, le nouvel initié se retira sur le mont Mêrou, pour s'y livrer à ses méditations. Ces méditations et les austerités dont elles furent accompagnées durèrent sept années, après quoi, sentant qu'il avait dompté sa nature matérielle et qu'il s'était suffisamment identifié avec l'esprit de Mahadêva, il appela auprès de lui les anachorètes jeunes et vieux, pour leur faire connaître les principes fondamentaux de sa doctrine. Tous trouvèrent Krishna purifié et grandi. Tous constatèrent que le jeune héros, « sans avoir perdu la force des lions, s'était assimilé la douceur des colombes ».

Parmi ceux qui, les premiers, accoururent à son appel, se trouvait Arjuna, un descendant des anciens rois solaires, l'un des Pandavas détrônés par les Kouravas ou rois lunaires. Le jeune Arjuna était plein de feu, d'ardeur et d'enthousiasme, mais il était prompt à se décourager et trop souvent tombait dans le doute et l'irrésolution. Passionnément, il s'attacha à Krishna, en qui il avait reconnu « un ancien contemporain d'une existence antérieure ».

Assis sous les cèdres du mont Mêrou, en face de la grandiose chaîne de l'Himavat, Krishna dévoilait à ses disciples les vérités inaccessibles aux hommes qui vivent dans l'esclavage des sens. Et là, dans ses dialogues avec Arjuna qui, ne pouvant dissimuler son inquiète curiosité, l'interpellait souvent en lui demandant de s'expliquer avec la netteté la plus explicite, Krishna lui répondait selon son désir, confirmant ses déclarations par les répétitions les plus catégoriques.

Principes fondamentaux de philosophie et de morale, échappées scientifiques sur les mystères de la création, attestations rassurantes, consolations divines, tout abonde dans ces quelques pages, dans ces dix-huit chants que l'Inde place au premier rang de ses Bibles vénérées.

C'est un peu au hasard et au travers des digressions que comporte la forme dialoguée, que sont parsemées, dans la *Bhagavad-Gita*, les grandes idées qui servent de base à la doctrine et c'est pour en faire apprécier la haute pensée que nous allons en sérier les fragments dans l'ordre d'un classement synthétique.

Il va sans dire que l'Avatar Krishna, l'une des hypostases divines qu'Émile Burnouf — le traducteur de la *Bhagavad-Gita* — appelle la dixième incar-

nation de Vishnou, était souvent amené à parler de la Divinité dont il était la représentation visible et comme la personnification momentanée.

— Et qu'est donc cette Divinité ? lui demande Arjuna toujours impatient devant l'inconnu et désireux de tout savoir.

— « J'appelle Dieu répond Krishna, avec l'altière, la grandiose ampleur que réclamaient une telle question et l'autorité que lui conférait sa divine investiture, j'appelle Dieu, le principe neutre, suprême et indivisible. J'appelle Dieu, l'Ame ou Substance universelle dont l'Acte par excellence est la production, par émanation, de l'existence substantielle de l'être. J'appelle Premier vivant, la substance indivisible, mais rendue divisible par *ma* volonté suprême et c'est *moi-même* qui me suis incarné par le Premier Sacrifice. — Les troupes des dieux et les grands Rishis eux-mêmes, Instructeurs et guides des peuples ne connaissent pas ma nativité, car je suis le principe absolu des dieux et des grands Rishis. — Je réside dans le monde que j'embrasse tout entier. J'illumine toutes les facultés sensibles ; sans être moi-même détaché de tout, je suis le soutien de tout. Sans modes, je perçois les modes ; intérieur et extérieur aux êtres, sans être partagé entre eux, je suis répandu en eux tous, je les pénètre, les absorbe et les émets tour à tour... Et quand s'engendre un être, ô Arjuna, un être quelconque animé ou inanimé, cela se fait par l'union de la Matière et de l'Esprit.

« Je suis l'Ame de toute vie ; sans commencement et sans fin, je suis le commencement, le milieu et la fin de tout être vivant. — Parmi les personnes divines, je suis Vishnou ; parmi ceux qui parlent, je suis la Parole ; parmi les corps lumineux, le soleil resplendissant ; parmi les chaînes de montagnes, l'Himalaya ; parmi les fleuves, le Gange. Au-dessus de moi, il n'y a rien, car à moi se suspend l'Univers comme au fil, la rangée des perles qu'il rattache. Je suis dans les eaux, la saveur ; sur la terre, le parfum ; dans le feu, la splendeur ; dans tous les êtres, la Vie.

« J'ai eu bien des naissances, mais nul ne les connaît. Maître de ma propre nature et par ma vertu magique, alors que la justice languit et que l'injustice reprend le dessus, je me fais moi-même créateur et je renais d'âge en âge, pour la défense des bons, pour l'extermination des méchants et pour le rétablissement de la justice... Car, sache-le, Arjuna, la vie est inextinguible pour moi, comme pour toi, d'ailleurs, et jamais nous ne cesserons d'être nous tous, dans l'avenir. Comme en nos corps mortels, se succèdent l'enfance, la jeunesse et la vieillesse, de même, après notre départ de ce monde, recommence la série dans les nouveaux corps dont nous sommes revêtus. Celui qui n'est pas ne peut être, mais celui qui est ne peut cesser d'être. Ni ici-bas, ni ailleurs, l'homme ne peut s'anéantir. De même que l'on rejette des vêtements usés pour en prendre de nouveaux, de même, l'âme quitte un corps usé pour en revêtir un nouveau, car les corps sont le revêtement d'une

âme éternelle, indestructible, immuable, d'une âme sans naissance et sans fin que ne peuvent percer les flèches, que ne peuvent brûler les flammes, pas plus que l'eau ne peut ni la noyer, ni la détruire par la corruption.

« Alors que les âmes se sont acquittées, sur la terre, de la mission qui leur avait été confiée, qu'elles y ont accompli le sacrifice nécessaire, elles remontent à la demeure céleste et s'y repaissent de l'aliment divin... Puis quand elles ont goûté des félicités du vaste séjour des cieux, leur mérite étant épuisé, elles retournent au séjour des mortels, pour y continuer leur tâche.

Quelle tâche?... C'est, après ces envolées sublimes, que redescend, ici, Krishna, pour enseigner à ses fidèles en quoi consistent les devoirs, les impérieux devoirs que leur impose la nécessité de l'union spirituelle de l'homme avec son Dieu.

« Arjuna, dit-il, sois attentif à l'accomplissement des œuvres... sans en attendre les fruits qu'elles peuvent procurer à ceux qui s'en acquittent. Malheur aux hommes intéressés qui n'aspirent qu'à la récompense ! C'est en Dieu et pour Dieu qu'il faut agir, faire effort, se sacrifier même si la chose est nécessaire. Demeurant inébranlable dans cette union mystique, repousse donc toute tentative charnelle et chasse tout désir.

— « Mais encore, insiste Arjuna qui n'admet pas qu'on se borne à lui faire de vagues recommandations, explique-toi, ô Maître, et dis-moi suivant quels modes il faut agir et travailler.

— « Ce qu'il faut faire, Arjuna, c'est renoncer aux vaines convoitises qui si souvent tourmentent les hommes. Ce n'est pas dans les choses du dehors, mais en lui-même, que le sage trouve la paix de sa conscience, la sérénité qui le rend impassible aussi bien dans ses revers que dans ses succès, exempt de colère, d'impatience et de vaines terreurs. Comme la tortue qui, dans les moments de danger, retire ses membres sous sa carapace, qu'il se concentre en lui-même et ne s'affecte ni des biens qui sont illusoires, ni des maux qui sont passagers ; sans orgueil ni cupidité, qu'il marche en paix et suive le droit chemin sans s'en détourner jamais...

« Sache, ô Arjuna, que lui seul est le maître de ses destinées, que le Maître du monde ne crée pas plus son activité qu'il ne dirige ses actions, qu'il ne se charge ni de ses péchés, ni de ses bonnes œuvres, car à l'homme seul incombent toutes les responsabilités et c'est de lui seul que viennent tous les renoncements, en même temps que la dédaigneuse indifférence avec laquelle il envisage les joies immodérées, les tristesses stériles, les insuccès dont il ne se soucie guère et les regrets qui lui paraissent superflus. Insensible aux séductions des passions, aux sollicitations des sens, aux appétits de la matérialité... sans soucis, comme sans vaine espérance, agis et travaille, ô Arjuna.

« C'est d'une âme égale que le sage traite ses amis, les indifférents, les

étrangers, les bons et les méchants eux-mêmes. Tolérance, bienveillance, largeur d'esprit, — telles doivent être les qualités du sage.

« Ne sais-tu pas que j'affermis la foi de tout croyant, quelle que soit la personne divine à laquelle il offre son culte, et que je me trouve honoré par tout homme sincère, alors même qu'il adore d'autres divinités que la mienne ? Peu m'importe que l'homme mange trop ou ne mange rien, dorme longtemps ou veille toujours ; c'est la mesure en toute chose, dans le manger comme dans le boire, dans la veille comme dans le sommeil qui établit entre l'homme et moi l'union sainte qui doit nous rattacher l'un à l'autre. A quoi peuvent servir à l'homme ses jeûnes et ses macérations, si cet homme ne me connaît ni ne m'aime ? »

« N'oublie jamais, Arjuna, que l'union mystique est la chose par excellence. C'est par son *contact* avec Dieu, que l'homme arrive à posséder la béatitude infinie. Alors qu'il voit l'Ame divine résider dans tous les êtres et tous ces êtres se mouvoir dans l'Ame suprême, en même temps que son âme à lui participe à cette union divine, voyant partout l'IDENTITÉ... sache-le, Arjuna, cet homme-là ne peut ni me perdre, ni être perdu pour moi. »

C'est ainsi que parla Krishna, le divin Avatar... ce à quoi son disciple Arjuna, dans l'ineffable émotion de son âme conquise et pénétrée, répondit, par ces simples mots : « Mon trouble a disparu, ô Dieu auguste ! J'ai reçu par ta grâce la sainte Vérité ; je suis affermi, je suivrai ta parole ! » (*Bhagavad-Gita*, passim.)

Telle est l'admirable doctrine que nous révèle la Bible de Krishna. Quels horizons, par elle, furent ouverts devant l'humanité, dans quel cadre gigantesque put se mouvoir la pensée religieuse !... Ouvrons donc les plis de cette bannière glorieuse que les vents des Himalayas célestes font flotter sur l'Inde védique non moins que sur l'Occident tout entier. Quel Évangile est inscrit sur cette bannière ! Résumons-le, condensons-le en quelques lignes rapides.

Voici, tout d'abord, la définition de Dieu, Substance universelle, Principe premier de toute existence, de qui tout émane et en qui tout revient. Ce n'est pas ce dieu extra-cosmique que des docteurs mal informés avaient cru pouvoir reléguer dans les abîmes inaccessibles de l'Infini, mais bien le Père de toute créature, l'Océan de vie dont les vagues vont déferler sur toutes les plages de l'Univers, pénétrant, imbibant, pour ainsi dire, tout être animé ou inanimé. Tout n'est pas Dieu, mais Dieu est dans tout et c'est dans le magnétisme de cette omniprésence épandue, que nous nous sentons vibrer, agir, penser, aimer, évoluer, avec l'encourageante perspective et l'inébranlable espérance de ne jamais quitter ce Plasma divin en qui nous avons l'être et qui, par son Sacrifice, s'est créé une famille avec tous les

membres de laquelle il a bien voulu partager les transcendantes prérogatives de sa divinité.

Puis quittant les généralités de la création cosmique, Krishna proclame toute la réalité des réincarnations humaines qui, en vertu de la loi d'évolution, sont la conséquence et la garantie de notre immortalité. Celui qui n'est pas ne peut être, mais celui qui est ne peut cesser d'être, car ni ici-bas, ni ailleurs, l'homme ne peut s'anéantir.

Et c'est en raison de ces attestations formelles, que Krishna passe aux responsabilités de l'homme qui, fils de Dieu en principe doit, par l'accomplissement de son devoir, mettre en efflorescence les germes de sa divinité latente. Mais, dans quelles conditions? Dans les conditions d'un désintéressement absolu. C'est en Dieu et pour Dieu qu'il faut agir, travailler, se sacrifier, s'il le faut, sans l'espoir d'aucune récompense nous venant du dehors. C'est en lui-même que le sage trouve la rémunération de ses efforts, la paix de sa conscience et l'inaltérable sérénité, base de toute félicité, car c'est cette sérénité qui le rend impassible dans la bonne comme dans la mauvaise fortune; c'est, muni de ce viatique divin, qu'il marche en paix dans le droit chemin, dans la voie étroite qui le conduisent aux éternelles béatitudes.

L'homme seul, répète Krishna avec force, est maître de ses destinées, assumant en lui seul toutes les responsabilités de ses actes. Ce n'est pas Dieu qui l'induit en tentation, pas plus qu'il ne se charge de ses péchés, pas plus qu'il ne l'influence pour le pousser à accomplir ses devoirs.

Ainsi donc, pas de rédemption, pas de dettes payées, par autrui, au Maître suprême qui ne réclame aucune rétribution et s'en remet aux repentirs du pécheur qui, lui seul, par une expiation toute personnelle et par l'emploi de sa liberté, est mis en mesure de liquider son karma qu'ont amassé sur sa tête ses défaillances, dans ses luttes insuffisantes contre les sollicitations de sa matérialité.

Devançant de quelques milliers d'années les déclarations que devait faire, plus tard, l'un de ses successeurs, l'Instructeur galiléen, Krishna recommande à ses fidèles de n'adorer le Père « qu'en esprit et en vérité ». Pas de jeûnes, pas de macérations, plus de haines, plus d'intolérance, moins d'égoïsme, surtout; mais la paix entre tous les êtres mystiquement unis dans le sein du Père qui, dans son amour, nous convie à la perfection progressive et nous donne comme un rendez-vous solennel, dans l'Unité divine, dans l'Identité des vies, dans la Fraternité universelle.

Sublime doctrine, répétons-le, qui synthétisant toutes les religions orientales et faisant pressentir la venue du Christianisme futur dont elle prépara la voie, fut l'écho lointain des voix qui, bien avant elle, furent adressées aux primitives humanités, en même temps que l'annonce prophétique de cel-

les qui, dans l'avenir, parleront encore aux hommes, des dieux, leurs frères, des Elohim que nous retrouverons dans le Royaume des cieux.

Puisse notre Occident sceptique et matérialiste apprendre à discerner ces voix et répondre à leurs pressants appels qui depuis tant de milliers d'années le sollicitent tendrement !

Reprenons maintenant et terminons les récits dont se compose la légende de Krishna.

Après avoir instruit ses disciples sur le mont Mérou, le jeune prophète se rendit avec eux sur les bords du Gange, afin de prêcher au peuple la nouvelle doctrine. Il entra dans les cabanes et s'arrêtait, le soir, soit dans les villes, soit aux abords des villages, où des foules se groupaient autour de lui. Ce qu'il prêchait, surtout, c'était la charité envers le prochain, l'abnégation et le sacrifice. « L'honnête homme, disait-il parfois avec une ombre de mélancolie résignée, doit tomber sous les coups des méchants, mais il doit faire comme l'arbre santal qui, lorsqu'on l'abat, parfume la hache qui le frappe. »

Il enseignait que le Maître de l'univers, Vishnou, s'était incarné, plus d'une fois, parmi les hommes et qu'il paraîtrait encore sous la forme de délégués divins, ce qui ne l'empêchait pas d'emprunter, parfois, pour l'accomplissement d'une bonne œuvre, la figure des humbles, d'un mendiant, d'une femme ou d'un petit enfant malade ou affamé... ce dont il donnait un exemple par la parabole du pauvre pêcheur Dourga, lequel rencontrant un jour un petit enfant mourant de faim sous un tamarinier, n'avait pas hésité à l'emmener chez lui, bien que chargé déjà d'une nombreuse famille qu'il avait grand-peine à nourrir... Or, voici que le soleil s'étant couché, la lune monta sur le Gange. A l'heure où la pauvre famille venait d'adresser au ciel la prière du soir, le petit enfant murmura d'une voix affaiblie : « Ainsi que le fruit du cataca purifie les eaux troubles, le bienfait purifie l'âme. Prends tes filets, Dourga, et va les jeter dans le fleuve », ce que se hâta de faire le bon Dourga qu'avait ému de pitié la misère du pauvre petit affamé... et voici qu'après avoir jeté son filet dans le Gange, il eut grand peine à l'en retirer, tant il ployait sous le poids des nombreux poissons dont il était rempli... Et à ce moment-là, justement, l'enfant venait de disparaître. — C'est ainsi, ajoutait Krishna, que lorsque l'homme oublie sa propre misère au spectacle de celle des autres, Vishnou se manifeste parfois et le rend heureux dans son cœur.

Il va sans dire que la renommée du prophète du mont Mérou ne tarda pas à se répandre dans les régions environnantes. Les pâtres qui l'avaient vu grandir et avaient assisté à ses premiers exploits, ne pouvaient croire que ce saint personnage fût le jeune héros qu'ils avaient connu.

Autrefois, parmi les amis et les disciples fidèles qui avaient suivi Krishna,

lors de ses premières prédications, se trouvaient deux jeunes filles. Elles vivaient encore. L'une d'elles s'appelait Sarasvati et l'autre qui était sa sœur se nommait Michdali. Fort diverses avaient été leurs destinées. La première était devenue la femme d'un homme de caste noble qui l'avait prise pour sa beauté, mais qui plus tard l'avait répudiée et vendue à un marchand de mœurs grossières. Sarasvati s'était séparée avec mépris de cet homme brutal et, dans sa misère et le désarroi de son âme, s'était livrée à une vie de dissolution. Prise un jour de remords et de dégoût, elle revint dans son pays et se rendit secrètement auprès de sa sœur Michdali. Celle-ci, pensant toujours à Krishna comme s'il était présent, ne s'était point mariée et vivait comme servante dans la maison de son frère. Sarasvati lui ayant conté ses infortunes et sa honte, sa sœur lui répondit :

— Ma pauvre sœur, je te pardonne, mais mon frère ne te pardonnera pas ; Krishna seul pourrait te sauver.

Une flamme brilla dans les yeux presque éteints de la malheureuse femme déchuë.

— Krishna ! s'écria-t-elle avec une émotion mal dissimulée, qu'est-il devenu ?

— Un saint, un grand prophète. Il prêche sur les bords du Gange.

— Allons le trouver ! répondit aussitôt Sarasvati, et les deux sœurs se mirent en route, l'une pâlie et stigmatisée par les flétrissures de sa vie, l'autre toujours parfumée de son innocence native.

Krishna s'occupait alors d'enseigner sa doctrine aux guerriers, car tour à tour, il s'adressait aux brahmanes, aux hommes de la caste militaire et aux simples gens du peuple. Aux premiers, il expliquait les vérités occultes et profondes de la science divine ; devant les seconds il célébrait les vertus guerrières ; et aux troisièmes, il enseignait, en paroles simples et par des paraboles familières, la charité, la résignation et l'espérance.

Un jour qu'il était assis à la table d'un chef de grade élevé, deux femmes demandèrent l'autorisation de se présenter devant le saint prophète. On leur permit d'entrer, par égard pour leur costume de pénitentes et toutes deux se prosternèrent aux pieds de Krishna.

— Depuis que tu nous a quittées, s'écria Sarasvati d'une voix qu'entre-coupaient les sanglots, j'ai passé ma vie dans l'erreur et le péché, mais si tu le veux, Krishna, tu peux encore me sauver.

— O Krishna, dit à son tour, Michdali, quand je t'ai vu autrefois, j'ai senti que j'étais attachée à toi pour toujours, maintenant que je te retrouve dans ta gloire, je sais et je comprends que tu es le fils de Mahadéva... Et toutes deux demeurèrent agenouillées devant Krishna, dans une posture d'adoration profonde.

— Pourquoi, saint rishi, dirent quelques-uns des nobles convives — pro-

totypes des pharisiens futurs — laisses-tu ces femmes du peuple t'insulter par des paroles insensées ?

— Laissez-les épancher leur cœur, répondit Krishna, sur un ton d'autorité soudaine et quelque peu indignée, ces femmes valent mieux que vous. Celle-ci a l'amour et celle-là, la foi. Sarasvati la pécheresse est sauvée dès à présent parce qu'elle s'est repentie et qu'elle a cru en moi et Michdali, dans le silence de son humilité, a bien plus que vous, aimé la vérité, en dépit de vos bruyantes protestations. Sachez que ma mère radieuse qui vit dans la lumière de Mahadéva, leur enseignera les mystères de l'amour éternel, alors que vous serez encore plongés dans les ténèbres des vies inférieures.

A partir de ce jour, les deux sœurs s'attachèrent aux pas de Krishna et le suivirent avec les autres disciples, dirigées, inspirées par lui et enseignant aux autres femmes la vérité qui venait de pénétrer leur cœur (1).

Revenons à quelques-uns des personnages dont il a été question précédemment.

Le roi Kansa régnait toujours à Madoura. Depuis le jour où il avait lâchement assassiné le saint Vasichta, il vivait sur son trône dans les affres des plus incoercibles terreurs. Il savait que le fils de Dévaki était vivant, il l'avait vu et, en sa présence, il avait senti se fondre sa force et disparaître toute sécurité. Nuit et jour, il tremblait pour sa vie, et combien de fois, au milieu de ses gardes armés, ne s'était-il pas retourné, frémissant et tout pâle, s'attendant toujours à voir le jeune et terrible héros surgir inopinément sur le seuil de sa porte ?

De son côté, Nysoumba, sa femme, l'astucieuse magicienne dont nous avons raconté les tentatives criminelles déjouées par le dédain de Krishna, demeurait, elle aussi, terrifiée tout au fond du gynécée. Lorsqu'elle apprit que le prophète prêchait sur les bords du Gange, elle décida le roi à envoyer contre lui une troupe de soldats avec ordre de le lui amener pieds et poings garrottés.

Lorsque Krishna les vit arriver, il leur dit :

— Je sais pourquoi vous êtes venus. Je suis prêt à vous suivre ; mais avant, laissez-moi vous parler du roi du ciel qui est le mien. Et il leur décrivit longuement toutes les magnificences de la vie céleste, toutes les splendeurs du Dieu dont les rayons illuminent l'univers. Quand il eut terminé, les soldats déposèrent leurs armes à ses pieds en lui disant : « Nous ne t'amènerons pas prisonnier auprès de notre roi, mais nous te suivrons chez le tien », et ils demeurèrent auprès de lui. Inutile d'ajouter que lorsque Kansa fut informé de l'aventure, ses terreurs redoublèrent.

— Envoie les plus grands personnages du royaume, lui dit Nysoumba.

(1) Cette scène n'est-elle pas semblable à celle où l'Avatar galiléen, trois mille ans plus tard, figura dans les mêmes conditions, lors de sa rencontre avec la femme adultère ?

Ainsi fut fait. Les plus hauts dignitaires de la cour se rendirent donc, par ordre royal, dans la ville où Krishna, devant un auditoire émerveillé, développait sa doctrine. Ils s'étaient bien promis de ne pas l'écouter, mais quand ils virent l'éclat magnétique de son regard, la majesté de son maintien et le respect dont l'entourait la foule ; quand ils entendirent, surtout, ses paroles dont l'enthousiasme contagieux électrisait ses auditeurs, ils ne purent s'abstenir d'écouter. Krishna leur parla de la servitude morale de ceux que l'esprit du mal enchaîne et pervertit, par contre de la liberté céleste que procurent aux hommes droits la pratique de la justice et la connaissance de la vérité... Quelle surprise et quelle joie pour les délégués du roi qui n'avaient jamais entendu parler de choses si nouvelles et si inattendues !

— En vérité, tu es un grand magicien, lui dirent-ils. Nous avons juré de t'amener au roi, lié de chaînes de fer et voilà qu'il nous est impossible de le faire, puisque tu nous as délivrés des nôtres.

Ils retournèrent auprès de Kansa. « Nous ne pouvons t'amener cet homme, lui déclarèrent-ils d'une voix unanime. C'est un très grand prophète, mais tu n'as rien à craindre de lui. »

Tel n'était pas l'avis du roi, désespéré par l'inutilité de ses tentatives criminelles. Il fit tripler ses gardes-du-corps, mettre des chaînes à toutes les portes de son palais... Bien vaines précautions, hélas ! Car ne voilà-t-il pas qu'il entendit, un jour, retentir dans toutes les rues de la ville des cris de joie, des acclamations triomphales...

— Qu'y a-t-il donc ? demanda-t-il blême d'épouvante.

— Il y a, lui répondirent les gardes, que Krishna le prophète entre dans Madoura. Kansa perdant la tête voulut s'enfuir, tout au moins se cacher, mais les gardes eux-mêmes, ne croyant pas au danger, l'obligèrent à rester sur son trône.

Et voici, qu'en effet, Krishna suivi de ses disciples et d'un grand nombre d'anachorètes faisait, sous une pluie de fleurs, son entrée triomphale dans la ville toute entière pavoisée de guirlandes et d'étendards. Les brahmes groupés sous les bannières sacrées saluaient le fils de Dêvaki, le vainqueur du serpent, le prophète de Vishnou.

Suivi de ce brillant cortège, Krishna se présenta devant le palais royal dont le peuple avait enfoncé les portes et brisé les chaînes de fer. Il entra, arriva jusqu'au trône où se tenaient éperdus et tremblants Kansa et Nysoumba.

— Roi, lui dit le prophète d'une voix sévère, tu n'as régné que par la violence et le mal et tu as mérité mille morts, parce que tu as tué le saint vieillard Vasichta. Pourtant tu ne mourras pas encore. Je veux prouver au monde que ce n'est pas en les tuant qu'on triomphe de ses ennemis, mais en leur pardonnant.

— Mauvais magicien, lui cria Kansa que mettait en une fureur folle l'ex-

cès même de sa terreur, tu m'as volé ma couronne et mon royaume ; achève-moi !

— Ton épouvante t'égare, lui répondit Krishna, car si tu mourais dans ton endurcissement et chargé de tous tes crimes, tu serais irrévocablement perdu dans l'autre vie. Si, au contraire tu te repens dans celle-ci, ton châtement sera moindre plus tard.

— Insensé, murmura la reine à l'oreille de Kansa, profite donc de sa folie et fais-le périr de suite, car tant qu'il sera vivant, il lui restera l'espoir de la vengeance.

— Ah malheureuse ! fit Krishna qui sans les entendre avait deviné les insinuations de Nysoumba, tu n'as plus dans ton cœur que le venin des serpents, magicienne noire. Extirpe-le, si tu ne veux pas, qu'un jour, je sois forcé de t'écraser la tête. C'en est assez pour le moment et tu vas aller avec le roi dans un lieu de pénitence pour y expier tes crimes, sous la surveillance des brahmanes.

Voici que dès ce jour, se précipitent les événements. Avec le consentement des grands du royaume et du peuple tout entier, Krishna nomma roi de Madoura son disciple Arjuna, le plus illustre descendant de la race solaire, et donna l'autorité suprême aux brahmanes qui, à partir de cette époque, devinrent les guides et les conseillers des rois. Krishna lui-même demeura le chef des anachorètes qui formèrent le conseil supérieur des brahmanes.

Afin de soustraire ce conseil aux persécutions possibles, il fit bâtir, au milieu des montagnes, une ville forte, défendue par une haute enceinte et habitée par une population choisie. Au centre de cette ville, se trouvait le temple des initiés dont la partie la plus importante se dissimulait dans de profonds souterrains.

Cependant, lorsque les rois du culte lunaire apprirent qu'un roi du culte solaire était monté sur le trône de Madoura et que les brahmanes allaient devenir les maîtres de l'Inde, ils formèrent une ligue puissante pour renverser cette nouvelle monarchie. Arjuna, de son côté, groupa autour de lui tous les rois du culte solaire se rattachant à la tradition blanche, c'est-à-dire aryenne et conséquemment védique.

Après de grands préparatifs faits de part et d'autre, les deux armées se trouvèrent un jour, en présence. Une bataille décisive pouvait seule fixer le sort respectif de chacune des nations belligérantes... lorsqu'il arriva qu'Arjuna, généralissime de ses troupes, n'ayant plus Krishna auprès de lui, sentant son esprit se troubler et défaillir son courage, demeurerait inactif, indécis, alors que ses généraux attendaient avec impatience le signal attendu. Une telle situation ne pouvait, sans danger, se prolonger plus longtemps et c'est

pourquoi Krishna, prévenu sans doute, apparut un matin, au point du jour, devant la tente du roi, son disciple.

— Pourquoi, demanda-t-il d'un ton sévère, n'as-tu pas commencé le combat, à l'issue duquel on saura si ce sont les fils du soleil ou les fils de la lune qui vont régner sur la terre ?

— Sans toi, je ne le puis, répondit Arjuna, d'une voix altérée. Regarde ces deux armées immenses qui vont s'entre-tuer. En voyant cette multitude de guerriers en venir aux mains, je sens s'affaïsser mes membres, mon corps trembler et mon esprit tourbillonner en moi. J'entrevois de mauvais présages. Quel bien, du reste, peut résulter de ce massacre ? Que ferions-nous de ces royaumes, des richesses et des plaisirs qu'ils pourraient nous procurer ; à quoi même nous servirait la vie achetée à un si haut prix ? Il me répugne de tuer tous ces parents, tous ces amis, ou de les voir s'entr'égorgés entre eux, dussé-je, par ce massacre, gagner la triple couronne des trois mondes et à plus forte raison, n'y gagner que la simple royauté terrestre. — Je ne combattrai pas, déclara Arjuna, en laissant échapper son grand arc et ses flèches... Ce à quoi Krishna, le roi des esprits, répondit avec un étrange et mystérieux sourire :

— Cher et fidèle Arjuna, tu pleures sur des hommes qu'on ne devrait pas pleurer. Les sages ne se lamentent ni sur les tristesses de la vie, ni sur la mort qui les termine. Tu oublies donc que moi, toi et tous ces chefs d'armées, nous avons toujours existé et que nous ne cesserons jamais d'être, alors qu'à la place de nos corps usés, nous en serons donnés d'autres animés d'une nouvelle vie ? Envisage donc avec le calme d'une âme impassible les joies et les douleurs de la vie. Ceux qui connaissent l'essence des choses savent quelle est l'éternelle vérité. La vie de toute créature défie toute destruction car l'âme incarnée est éternelle, infinie. N'étant pas née elle ne saurait mourir. Ne t'inquiétant ni de la naissance, ni de la mort, regarde en face le devoir qui t'incombe, or ton devoir en ce jour, est de livrer une juste et légitime bataille. Toute abstention de ta part serait une lâcheté qui te déshonorerait à tout jamais. Tué, tu gagneras le ciel ; vainqueur, tu possèderas la terre. Lève-toi donc, fils des héros et combats avec la ferme résolution de vaincre (1).

A ces paroles du Maître, Arjuna fut saisi de honte et sentit renaître en son cœur de roi, son courage un instant défaillant. S'élançant sur son char attelé de chevaux blancs et soufflant dans sa conque gigantesque, il donna le signal du combat. Krishna dit alors adieu à son disciple et quitta le champ de bataille, étant sûr que la victoire resterait aux fils du soleil.

(1) Passage tiré des deux premiers chapitres de la *Bhagavad-Gita* que nous avons résumé, plus haut, dans l'exposé de la doctrine.

C'était à lui, Krishna, que s'imposait désormais un autre devoir d'importance grandiose et solennelle.

Il avait compris que pour faire accepter sa doctrine par les vaincus, il fallait remporter sur eux une derrière victoire autrement décisive que celle qui pouvait résulter de l'issue d'un combat. De même que le saint Vasichta était mort pour révéler la vérité à son successeur, Krishna, de même, devait mourir volontairement, sous les traits mortels du même assassin, pour implanter, jusqu'au fond du cœur de ses adversaires, la foi qu'il avait prêchée à ses disciples.

Il savait que l'ancien roi de Madoura, bien loin de faire pénitence, s'était réfugié chez son beau-père Kalayéni, le roi des serpents. Toujours enflammé par sa haine qu'attisait implacablement sa femme Nysoumba, il faisait suivre Krishna par ses espions, guettant l'heure propice où pourrait s'exercer sa vengeance.

Sentant que sa mission, désormais accomplie, ne demandait, pour être définitivement consacrée, que le sceau du sacrifice suprême, Krishna cessa d'éviter les poursuites de Kansa. D'autre part, voulant mourir loin des foules, il se retira dans les solitudes de l'Himavat. Là, il se sentait plus près de sa mère radieuse, plus près aussi du vieillard sublime et du soleil de Mahadéva. Aucun de ses disciples n'avait pénétré son secret. Seules, Sarasvati et Michdali le devinèrent par la divination de la femme et de l'amour qui brûlait dans leur cœur. Quand Sarasvati eut compris qu'il voulait mourir, elle se jeta à ses pieds et lui cria, le cœur torturé par l'angoisse :

— O Maître, Maître, ne nous quitte pas !

Michdali le regardant avec une tendresse émue, lui dit simplement :

— Je sais où tu vas... Tu sais que nous t'avons aimé ; veux-tu nous permettre de te suivre ?

— Dans mon ciel, répondit Krishna, rien ne sera refusé à l'amour. Venez

Après un long voyage, tous trois atteignirent les cabanes solitaires éparpillées sur le sommet de l'Himavat. D'un côté, s'élevaient les hautes cimes neigeuses, de l'autre s'étendaient les immenses plaines de l'Inde perdues comme un songe dans les brumes bleuâtres.

En voyant ce lieu triste, Sarasvati s'écria : « La terre est loin et le ciel est muet, pourquoi nous as-tu conduits dans ce désert abandonné de Dieu et des hommes ? »

— Prie, répondit Krishna d'une voix tranquille, si tu veux que la terre se rapproche et que le ciel te parle... Il faut, ajouta-t-il, que le fils de Mahadéva meure, pour que le monde croie à ma parole.

— Explique-nous ce mystère !...

— Vous le comprendrez après ma mort. Prions.

Pendant sept jours, ils firent des ablutions et des invocations au ciel. Le

visage de Krishna se transfigurant de jour en jour semblait rayonner d'une lueur divine. Le septième jour, vers le coucher du soleil, les deux femmes virent des archers monter vers l'ermitage.

— Maître, cria Sarasvati toute tremblante, voici les archers de Kansa qui te cherchent ; défends-toi !

Mais Krishna, à genoux sous le grand cèdre qui ombrageait sa cabane, ne sortit pas de son immobilité. Les archers s'approchèrent. C'étaient de rudes soldats à face noire. En voyant la tête auréolée du saint, ils demeurèrent interdits quelques instants, puis ils essayèrent de le tirer de son extase en l'apostrophant et en lui jetant des pierres... Voyant enfin que rien ne pouvait l'émouvoir, ils se jetèrent sur lui et le lièrent au tronc du cèdre, sans que le saint sortit de son rêve... Alors se reculant de quelques pas, ils se mirent à tirer sur lui s'excitant les uns les autres.

A la première flèche qui l'atteignit et fit jaillir le sang, Krishna s'écria : « Vasichta, les fils du soleil sont victorieux. » — A la seconde flèche qui vibra dans sa chair, il dit : « Mère radieuse, que ceux qui m'aiment entrent avec moi dans la lumière. » — A la troisième, il dit simplement : « Mahadéva » ; puis s'affaissant, il rendit l'esprit, tandis que s'exhalait de ses lèvres, dans un dernier élan d'amour et d'adoration infinie, le nom trois fois saint de Brahma.

Le soleil était couché. Un grand vent s'éleva, tandis qu'une tempête de neige descendant des plus hautes cimes s'abattit en tourbillonnant sur la terre assombrie. Effrayés de ce qu'ils avaient fait, les meurtriers s'enfuirent en désordre... en même temps que les deux femmes qui n'avaient cessé, pendant le supplice du Maître, de prier en sanglotant et en poussant des cris d'épouvante, roulaient évanouies sur le sol.

Le corps de Krishna fut brûlé par ses disciples dans la ville sainte où régnait Arjuna. Sarasvati et Nichdali se jetèrent dans le bûcher pour rejoindre leur Maître, et la foule hallucinée crut apercevoir le fils de Mahadéva sortir des flammes avec un corps de lumière, entraînant ses deux amies restées fidèles jusqu'à la mort.

A la suite de ces événements divers, une grande partie de l'Inde adopta le culte de Vishnou qui conciliait les cultes solaire et lunaire dans la religion synthétique de Brahma (1).

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

(1) Extrait des *Grands initiés*, d'Ed. Schuré.

*
*
*

On lit dans le n° 2 de la *Revue générale des sciences psychiques*, dirigée et rédigée par M. Ernest Bosc, l'annonce suivante :

Expériences d'Eusapia Paladino

L'Institut général des Sciences psychiques a alloué à la Société spirite d'Allan Kardec, la somme de 2.000 francs pour faire venir Eusapia Paladino à Paris ; le grand public parisien sera donc saisi de la question du psychisme. Dans une entrevue que nous avons eue avec M. Courtier, le chef du secrétariat de l'Institut, il nous avait manifesté le grand désir d'écrire au Barnum d'Eusapia Paladino, afin de la faire venir à Paris, le distingué chef du secrétariat de l'Institut a donc été heureux de favoriser l'arrêt d'Eusapia à Paris se rendant à Anvers.

Nous rendrons compte du résultat des expériences faites, expériences qui ne peuvent qu'être remarquables.

La lecture de ces lignes m'a d'abord causé une joie réelle qui a eu pour effet de me faire sauter dans un automobile — quand on passe à la caisse on n'y regarde pas de si près — et de voler à toute électricité vers le n° 14 de la rue de Condé...

Je me présente la bouche en cœur... « M. le secrétaire général, s'il vous plaît ?... Toujours charmant il paraît. — Puis-je passer à la caisse ? — Pourquoi donc ?... — Mais pour palper la délicieuse allocation de 2.000 francs que l'Institut veut bien offrir au cercle Allan Kardec dont j'ai l'honneur d'être, en ce jour faste, l'heureux président.

Inutile d'en dire plus long... ma main tremble. Rien de cela n'était vrai — les 2000 francs... un rêve ! Eusapia Paladino ne s'engage à nous offrir deux séances qu'après avoir donné satisfaction à l'Institut psychique, à M^{me} B..., à M^{me} D..., au cercle A ..., à la société B...

Ah ! Monsieur Bosc... ne jouez plus ainsi avec les anévrismes !

Un président déconfit,
P. MANTIN

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (*suite*).

La Prière (*suite*). — La Solidarité.

Avant de recommencer mes causeries que j'ai dû interrompre pendant plusieurs mois, je voudrais résumer en quelques mots ce que j'ai dit dans les derniers articles au sujet de la Prière.

— Si nous prenons le mot *prière* comme synonyme de *demande*, nous n'avons aucune prière à adresser à Dieu; nous n'avons rien à lui demander. — Nous avons en nous, plus ou moins développées, toutes les qualités, toutes les forces nécessaires pour accomplir nos devoirs sur cette terre suivant les conditions dans lesquelles nous nous trouvons; et si nous laissons improductives toutes ces qualités et toutes ces forces, nous n'avons à nous en prendre qu'à nous-mêmes. La liberté relative dont nous jouissons nous permet toujours d'opter entre le Bien et le Mal; et lorsque nous nous engageons dans une mauvaise voie, nous en avons toujours conscience.

C'est par notre volonté, par l'amour, par le travail et le dévouement, que nous arriverons à développer les qualités morales et intellectuelles dont nous avons le germe, et c'est ainsi que nous rendrons à Dieu le culte qui lui est dû.

Aimer ses frères et se dévouer pour eux; — travailler constamment à se rendre utile; — concentrer toujours sa volonté sur le Bien, voilà la véritable Prière.

« Celui qui accomplit journellement sa tâche, quelque infime et quelque pénible qu'elle soit, avec résignation et courage, celui-là fait une bonne prière qui élève chaque jour son esprit vers le sacrifice, le dévouement et l'abnégation » (conseils des invisibles).

Si maintenant nous sommes assez évolués pour nous élever vers l'Être Infini par un acte de remerciement et d'amour; — si nous pouvons par la pensée faire monter vers lui tout ce qu'il y a de meilleur et de plus précieux dans notre âme, nous aurons réalisé tout ce que la Prière renferme de beauté morale, et nous aurons fait arriver notre Être à la plus grande hauteur qu'il puisse atteindre sur cette terre.

En dehors de ces prières, toutes celles qui tendent à demander des faveurs ou des satisfactions matérielles, quelles qu'elles soient, toutes ces prières sont vaines; leur but est égoïste et ne sera jamais atteint.

L'Être Infini, tel que nous le concevons, ne doit pas avoir à s'occuper de nos actes, ni à répondre à nos puériles sollicitations.



Et cependant l'homme a besoin d'appui : dans quelque condition qu'il soit placé, il a besoin de réconfort et de secours au point de vue physique comme au point de vue moral. L'adage latin : *Va soli*, « malheur à celui qui est seul » est vrai : et celui qui s'isole dans la vie ne peut être heureux. Où donc l'homme pourra-t-il trouver les secours dont il a besoin ?

(1) Voir les numéros de la Revue, 1905-1906, janvier, février, mars et avril 1907.

Il devra les trouver d'abord près de ses semblables, près de ceux qui vivent momentanément avec lui sur cette terre, et puis près de ses frères qui vivent de la vie de l'au-delà.



Une grande loi, encore peu connue, régit l'humanité : c'est la *Loi de solidarité* qui prescrit qu'étant tous frères, nous devons nous appuyer les uns sur les autres et nous secourir constamment ; les plus forts, les mieux doués, les plus riches, venant toujours en aide aux plus faibles et aux plus pauvres, et ceux-ci n'hésitant pas à demander l'appui de ceux qui, plus heureux peuvent les secourir.

Ces grands principes de solidarité humaine étaient inconnus autrefois, et les plus illustres philosophes des temps anciens les avaient à peine pressentis. Ils auraient été du reste incompréhensibles pour les hommes de ces époques reculées : dans les sociétés antiques où seule régnait la force brutale, il ne pouvait y avoir ni égalité ni fraternité. Le Christ le premier, en disant aux hommes « vous devez vous aimer et vous secourir parce que vous êtes tous frères », a jeté les bases des vérités morales qui devaient émanciper l'esprit humain.

De longs siècles se sont écoulés avant que les paroles du grand Initiateur aient pu être comprises, et c'est aujourd'hui seulement que nous commençons à les mettre en pratique. Les progrès que l'on fait chaque jour dans cet ordre d'idées sont incontestables. Des hommes d'une nature généreuse et d'une mentalité avancée, créent partout des centres charitables : ils forment des associations, des sociétés diverses pour secourir les enfants, les vieillards, les malheureux, pour venir en aide à toutes les victimes de la Fatalité, du Travail et du Devoir (1). Sous l'impulsion de ces esprits d'élite, les hommes sentent de plus en plus qu'ils doivent s'entr'aider et les cœurs s'ouvrent peu à peu aux idées de pitié, de compassion et de commiseration. Ils sont déjà loin les jours où les plus intelligents et les plus instruits assistaient indifférents aux exécutions des criminels et aux épouvantables scènes de la torture.



Cette évolution vers des sentiments altruistes est bien lente : et elle se fait d'autant plus lentement qu'elle est trop souvent enrayée par les théories matérialistes qui ne parlent à la masse que de ses droits et de la satis-

(1) Il existe aujourd'hui (1907) à Paris quatre mille deux cent quatre-vingt-dix-sept (4297) œuvres de prévoyance, d'assistance et de solidarité parmi lesquelles les œuvres catholiques représentant environ les deux tiers.

faction de ses besoins matériels ; qui montrent que la lutte pour la vie est constante, et que le vainqueur dans cette lutte sera toujours le fort qui aura su écraser le faible. Il est évident que ces théories que je n'ai pas à développer ici, et que tout le monde connaît, ne sont pas faites pour faire naître dans les cœurs des sentiments fraternels ni pour répandre les idées de solidarité. Et cependant, si nous sommes solidaires, nous avons tous non seulement des droits, mais encore et surtout des devoirs à remplir envers les autres. La lutte entre l'altruisme et l'égoïsme qui a existé de tout temps est aujourd'hui plus sérieuse qu'elle ne l'a jamais été : mais, comme je l'ai dit plus haut, si l'égoïsme domine encore beaucoup d'esprits, on constate que les idées humanitaires qui portent à améliorer le sort des petits et des humbles et à alléger leurs souffrances physiques, prennent tous les jours une plus grande importance. Ceci est très bien : mais il faut considérer que les souffrances physiques ne sont pas toujours ni les moins graves ni les moins douloureuses et qu'il faut aussi s'occuper des souffrances morales qui sont souvent les plus pénibles et les plus difficiles à guérir. Malheureusement ce sont celles dont on s'occupe le moins aujourd'hui. Les âmes d'élite seules font tous leurs efforts pour soulager les unes et les autres.

* *

Comment se fait-il que ces sentiments altruistes, que nous trouvons aujourd'hui si justes et si raisonnables, soient restés si longtemps méconnus ? Comment se fait-il que ce n'est que depuis environ un siècle qu'ils se répandent peu à peu dans les masses ?

On comprend le progrès dans l'ordre intellectuel, dans le domaine de l'intelligence, chaque génération profitant des travaux, des inventions, des découvertes faites par la génération passée. Dans l'ordre moral, le progrès se conçoit plus difficilement ; et les doctrines philosophiques, pas plus que les croyances religieuses, ne peuvent l'expliquer d'une façon satisfaisante.

Il est certain que si l'être humain après avoir passé quelques instants sur cette terre disparaît pour toujours dans le néant, ou dans des régions incompréhensibles comme le paradis ou l'enfer, il est certain dis-je, qu'il est difficile de comprendre comment les vérités morales ont pu naître chez les hommes, et surtout comment elles ont pu se développer. Et cependant le progrès moral bien que plus lent que tous les autres, est indéniable.

Sans doute nous admettons que de grandes intelligences sont venues à différentes époques apporter à la terre les premières notions du Bien : mais comment ces notions ont-elles pu se développer après la disparition de ceux qui les avaient données ?

Peut-on admettre que les hommes se sont améliorés moralement grâce

aux instructions, aux bons conseils qu'ils ont reçus ? — Sans doute ces instructions et ces conseils ont contribué à leur amélioration ; mais il faut encore qu'ils trouvent des terrains aptes à les recevoir.

Le sauvage ne comprend pas ou comprend très mal la morale chrétienne que lui apportent les missionnaires, et à part quelques très rares exceptions, cette morale ne le fait pas progresser : parfois même, ainsi que cela a été constaté, elle le rend plus mauvais.

L'expérience prouve que le progrès ne peut naître et se développer que dans certains milieux. Pourquoi ?

La race blanche, par suite d'un hasard inexplicable, serait-elle formée par des combinaisons d'atomes particuliers qui la rendraient plus apte que les autres à progresser dans toutes les branches de l'activité humaine ?

Comment expliquer ces découvertes prodigieuses que fait tous les jours la science, et dans l'ordre moral, la diffusion de ces sentiments de bonté, de bienveillance, de compassion qui étaient à peu près inconnus autrefois. La constitution physique de l'homme n'a cependant pas changé et les cerveaux d'aujourd'hui — qu'ils soient la condition ou la cause du sentiment et de la pensée — ne sont pas composés autrement que l'étaient ceux de nos ancêtres.



Cette grande question du progrès — de la marche en avant de l'humanité vers une perfection et un bonheur relatif, — cette question est insoluble pour les matérialistes qui considèrent l'âme comme une fonction de l'organisme, et pour les partisans de l'idée religieuse qui admettent la création de l'âme au moment où elle vient s'unir au corps (1).

La seule solution du problème est donnée par le double principe de la Préexistence et de la Réincarnation.

Chaque homme se réincarnant en général dans le milieu où il a déjà vécu, apporte avec lui tout ce qu'il a acquis dans les existences précédentes au point de vue des connaissances générales et des sentiments moraux, et c'est avec ce bagage, plus ou moins grand suivant son degré d'élévation, qu'il va commencer une nouvelle vie. Tous ces acquis se réveillent et augmentent suivant les circonstances et les conditions dans lesquelles l'homme se trouve placé, et ainsi le progrès général peut s'expliquer par le progrès individuel de chaque être acquérant par des vies successives et par de nombreuses expériences, les qualités intellectuelles et morales qui lui sont nécessaires

(1) Trois opinions ont été émises au sujet de l'origine de l'âme : 1° la préexistence ; 2° la création d'une nouvelle âme à chaque nouveau corps ; 3° le traducianisme, système d'après lequel l'âme se transmet comme le corps par la génération physique.

pour son évolution particulière et par suite pour l'évolution générale de l'humanité.

Pendant les nombreuses vies que nous avons vécues, nous avons appris à connaître la Loi : nous revenons sur cette terre de plus en plus éclairés, de plus en plus conscients de nos devoirs, et aujourd'hui, un nombre de plus en plus grand d'esprits incarnés dans les nations civilisées, cherchent à atténuer les maux dont ils ont eux-mêmes souffert dans leurs existences précédentes et dont ils ont conservé le vague souvenir. Devenus meilleurs, ils cherchent à rendre meilleurs ceux qui sont autour d'eux ; et en répandant les idées bienfaisantes, ils diminuent chaque jour le mal et la souffrance et ils amènent ainsi les esprits à progresser peu à peu dans l'ordre moral.

Les générations se succèdent, instruites par l'expérience, et chacune apporte en revenant sur cette terre le fruit de ses expériences et de ses travaux. C'est parce que nous avons vu souffrir et que nous avons nous-mêmes souffert, que nous sommes devenus plus compatissantes et plus pitoyables aux souffrances d'autrui.



Aujourd'hui, la grande question est de faire connaître aux hommes pourquoi ils doivent s'entr'aider — pourquoi ils sont absolument solidaires les uns des autres — pourquoi leur intérêt immédiat est de faire le bien. L'abnégation, le dévouement, la charité, l'altruisme, toutes ces vertus ne sont encore chez nous qu'à l'état rudimentaire : elles sont le plus souvent contraires à nos intérêts, et nous n'hésitons pas à les laisser de côté si elles peuvent nous être préjudiciables à un degré quelconque.

Du reste, pourquoi l'homme se sacrifierait-il pour son semblable ? — Pourquoi aimerait-il un être qu'il ne connaît pas, auquel aucun lien ne le rattache, qui souvent même a cherché à lui nuire ? — Si nous sommes venus sur cette terre par l'effet d'un pur hasard ; si nous sommes tous composés d'atomes plus ou moins crochus qui doivent se dissocier à notre mort, aucun rapport d'intérêt, autre que l'intérêt du moment, ne peut nous unir les uns aux autres : et lorsque notre intérêt est en jeu, nous lui obéissons et nous lui obéirons toujours. Ce fait brutal est indéniable, bien qu'il soit pour nous un peu humiliant.



Si maintenant on vient nous dire de faire le bien, de nous dévouer, de nous sacrifier, pour que les générations futures soient plus heureuses que nous, alors nous ne comprenons plus. Que nous importent ces générations ? Qu'avons-nous de commun avec elles ? Elles pourront profiter des

découvertes et des travaux que nous faisons pour améliorer notre existence, mais nous ne consentirons jamais à sacrifier une parcelle de notre bien-être pour qu'elles puissent être plus heureuses que nous ne l'avons été : avec les idées qui ont cours aujourd'hui, nous ne pouvons pas comprendre ce sacrifice. C'est la vieille histoire du seau de charbon. Consentiriez-vous à ne pas vous chauffer à votre aise et à économiser chaque jour un seau de charbon pour que vos arrière-petits-neveux puissent trouver encore du charbon dans les mines ? Cette proposition fait sourire : les autres ne peuvent pas nous paraître plus sérieuses.

L'égoïsme, c'est-à-dire l'amour exclusif de soi, la recherche de tout ce qui peut nous être utile ou agréable, de tout ce qui peut faciliter notre bien-être ou notre bonheur, — fût-ce au prix du bonheur des autres, — enfin l'idée constante de notre conservation, tous ces sentiments existent encore en maîtres chez nous. Ils sont un reste de l'état barbare dans lequel nous avons vécu, de cet état dans lequel la force brutale seule dirigeait tous les actes de l'individu ; et les siècles écoulés ne les ont pas fait disparaître.

Sans doute, l'égoïsme était nécessaire pendant ces époques primitives où l'homme avait à défendre sa vie contre toutes les causes de destruction qui l'entouraient. Mais aujourd'hui ce sentiment est de plus en plus incompatible avec les progrès que nous avons faits, avec notre organisation sociale, et tous les efforts des philosophes et des moralistes doivent tendre à le détruire dans les esprits.

∴

Il faut faire comprendre aux hommes que si chacun dans sa sphère travaille à améliorer le sort de son semblable au point de vue physique comme au point de vue moral, il crée le bonheur autour de lui : et en créant le bonheur, il développe dans les âmes les sentiments nobles et élevés. L'homme heureux est bon : et celui qui aura obtenu ce dont il avait besoin, n'hésitera pas à répondre à son tour aux demandes, aux prières qui lui seront adressées. Ainsi le bien se propagera rapidement : le niveau moral s'élèvera de plus en plus : et lorsque la génération qui aura amené ce progrès reviendra sur la terre, elle se trouvera, grâce à ses efforts, dans des conditions meilleures que celles dans lesquelles elle avait vécu.

C'est donc pour assurer notre bonheur à venir, c'est pour que nos vies futures soient plus faciles et plus douces, moins entourées de passions et de haines, que nous devons dès à présent travailler sans relâche à élever le niveau moral de ceux qui nous entourent, de nos compagnons d'aujourd'hui qui seront nos compagnons de demain.

Nous sommes tous ainsi solidaires dans nos destinées, dans le bien comme dans le mal : et si nous laissons le mal se répandre et grandir autour de

nous, nous en souffrirons non seulement dans cette vie, mais encore plus tard lorsque nous nous trouverons associés à des êtres mauvais que nous n'aurons pas cherché à améliorer. Il y aura peut-être bien encore un peu d'égoïsme dans cette façon de nous conduire : on pourra dire que c'est dans notre intérêt que nous ferons le bien. C'est possible ; l'intérêt dominera encore longtemps notre nature imparfaite : mais dans ce cas, notre intérêt ne s'écartera pas de l'intérêt général ; et nous travaillerons à notre bonheur, non seulement sans faire tort à nos semblables, — ce qui sera déjà un grand progrès, — mais en faisant tous nos efforts pour les rendre heureux.

∴

La loi de la Réincarnation peut seule faire comprendre la loi de solidarité. Toutes les autres conceptions ayant pour but de nous amener à nous dévouer, à nous sacrifier pour notre prochain, sont absolument vaines : elles pourront être comprises et mises en pratique par une élite, par des âmes très évoluées ; la masse ne les acceptera jamais. Ce sont des sophismes qui comme tous les sophismes peuvent avoir l'apparence de la vérité, mais qui dans le fond sont faux et inapplicables dans l'état d'infériorité morale dans lequel nous nous trouvons encore aujourd'hui.

Dans un avenir plus ou moins éloigné, lorsque les intelligences dirigeantes auront compris la Loi, elles enseigneront aux peuples toutes les conséquences qui en découlent. Elles leur feront voir que seule cette loi explique toutes les inégalités intellectuelles et morales ; que par elle seule on peut se rendre compte des malheurs qui nous semblent immérités, des bonheurs qui excitent notre envie ; qu'elle seule peut nous amener à accepter sans murmures les conditions les plus dures et les plus humbles, parce que dans ces conditions que nous avons acceptées ou subies, nous pouvons travailler, quelque infime que soit notre besogne, à notre avancement moral.

Il est probable que de longues années s'écouleront avant la réalisation de ce progrès, le plus grand peut-être de tous ceux que l'humanité aura accomplis depuis son apparition sur cette terre : mais ce progrès arrivera fatalement, plus ou moins vite, suivant notre travail et notre volonté : il est indispensable à l'évolution des êtres.

∴

Après cette digression qui m'a paru nécessaire dans cet article sur la Prière, je reviens à ce que j'ai dit au commencement de cette causerie.

L'homme a constamment besoin d'être aidé, et d'être secouru, et il ne doit pas chercher cette aide et ce secours près de l'Être infini qui nous a créés.

Il doit pouvoir toujours les trouver près de ses frères plus heureux ou plus évolués, et ceux-ci doivent toujours accueillir, suivant leurs moyens, la demande, la prière qui leur seront faites.

La fraternité la plus complète et la solidarité en toutes choses et de tous les instants doivent exister entre des êtres poursuivant le même but, ayant les mêmes intérêts, les mêmes besoins, les mêmes obligations, les mêmes devoirs ; et cette solidarité ne peut pas se borner à une vie de quelques instants passés sur cette terre ; elle doit s'étendre à toutes les existences que les hommes doivent traverser pendant leur évolution.

SENEX

(A suivre.)

Un homme étrange

J'avais, au sortir des trois soirées auxquelles m'a invité le comte Albert de Sarak, pris quelques notes fort succinctes concernant les expériences faites par lui dans son salon en présence d'une vingtaine d'invités qu'il avait triés sur le volet, mais une plume mieux autorisée et plus compétente, celle du Dr Pau de Saint-Martin, a présenté le récit de ces phénomènes et l'a fait avec une appréciation personnelle et tout à la fois juste et indépendante.

Je ne dirai donc rien de ces expériences qui ont eu pour témoins, je le répète, quelques savants, des professeurs, un général, des officiers supérieurs, quelques représentants de la Presse et des dames très distinguées qui les ont différemment admirées et je me contenterai de faire sur l'homme qu'il m'a été donné de connaître l'exposition très sincère de mes sentiments personnels, pressentant bien que je n'ai pu l'apprécier encore à sa valeur exacte.

Le comte de Sarak m'a paru un être étrange doué d'une éducation parfaite, raffinée même.

J'ai lu sur sa personnalité, en Anglais et en Espagnol, des articles publiés dans certains journaux où il est représenté comme un envoyé des temples de l'Himalaya pour répandre en Occident les vérités du Spiritualisme hindou et montrer, à l'aide de pouvoirs que lui prêtent quelques Esprits élevés et puissants que Sarak appelle « ses maîtres », des phénomènes curieux. Devant des sociétés nombreuses et choisies, ce Mage, ce Yoghi aurait donné de brillantes séances à la Plata, au Chili, en Californie, au Brésil puis aux États-Unis avant de venir en Europe.

D'autres articles, calomnieux sans doute, font de Sarak un très habile prestidigitateur et vont jusqu'à le qualifier de « bluffer ».

Enfin quelques publications semblent admettre que Sarak possède des pouvoirs occultes comme les Yoghis de l'Inde, son pays d'origine, mais qu'il y sait mêler fort habilement des tours auxquels ses maîtres ne prêtent nullement leur collaboration.

A des renseignements si opposés que répondre lorsqu'on n'est certain de rien ? Ne prendre parti ni pour ni contre ; demeurer dans l'expectative et me contenter de dire bonnement et simplement ce que je sais de ce thaumaturge qui, je ne saurais le nier, a fait germer sous mes yeux non hallucinés, en huit minutes, dans de la terre triturée par moi, des grains de blé plantés par moi dans les mains d'un général non susceptible d'être hypnotisé et cela en présence des témoins cités, tous émerveillés.

Je commence par dire que c'est moi qui connais Sarak (qu'il me permette de l'appeler ainsi très simplement en ce récit) depuis le plus de temps.

Étant allé avec ma femme et notre cher fils souffrant passer à Nice l'hiver de 1904-1905, j'entendis parler d'un médium, d'un Yoghi, comme on le désignait plutôt, arrivé de l'Inde et qui avait nom Rama. Dans le palais du prince de Monaco il avait donné une série de séances mystérieuses qui n'avaient pas tardé à être connues au dehors. En mes journées de loisirs j'avais fait visite à un certain nombre de spirites et quelques réunions avaient eu lieu chez M. le professeur Moutonnier ; — alors, peu à peu, la pensée de composer à Nice un groupe d'études psychiques prit de la consistance.

Donc, après avoir entendu parler des phénomènes dus au pouvoir de Rama et qui s'étaient produits chez le prince de Monaco, tels que les lévitations de sa personne, clairvoyance au dedans et au dehors, lecture de lettres enfermées dans un tiroir, apports d'objets venus de loin, il n'est pas surprenant que la pensée vint à mon esprit de faire la connaissance de Rama et de l'inviter à nous accorder une séance intime devant un petit nombre de membres choisis du cercle Niçois.

Je partis un matin pour Monaco où j'appris que, très souffrant à la suite d'une longue et pénible séance où il avait épuisé ses forces, Rama, appelé aussi le comte de Sarak, était reparti pour Menton qu'il habitait.

Après avoir déjeuné dans la cité féerique et maudite de la Roulette et du trente et quarante, je résolus de battre le fer encore chaud et je repris à bicyclette la route admirable surplombant les rochers qui dentèlent la grande bleue et mérite si bien son beau nom de Côte-d'Azur. A deux heures je sonnais à la villa du comte de Sarak et lui faisais remettre ma carte.

Le premier hôte qui m'y fit accueil en me léchant les mains pour me témoigner sa sympathie fut un énorme chien de Terre-Neuve noir de toute beauté et de toute bonté puisqu'il me recevait en ami.

Quelques instants après entra dans le petit salon où le domestique m'avait fait asseoir M. de Sarak qui me produisit tout de suite, je l'avoue,

une étrange impression. De taille un peu au-dessous de la moyenne, enveloppé d'une vaste robe grise à la mode des brahmes indous, je ne vis en son visage jaune et maladif que ses deux yeux, deux grands yeux fiévreux, éclatants, intelligents et expressifs, un peu hors de l'orbite, des yeux volontaires. J'examinai son nez légèrement busqué et charnu à la pointe, à base solide, aux narines mobiles qui expriment tour à tour l'amour ou la colère. Sa bouche fine, déformée par une diminution de la denture, est mobile, rieuse, moqueuse ou grimaçante; lèvres d'où sort la phrase douce, caressante de l'Oriental qui veut flatter ou menacer; front haut et intelligent; teint bronzé de l'Asiatique, chevelure abondante, soignée, lisse, rejetée en arrière et très noire comme sa barbe de race indienne; tête à la fois de Malabar et d'Espagnol, type double, produit évident d'un croisement d'Orient et d'Occident. Il me parut âgé de 48 à 50 ans. La main qu'il me tendit est carrée, ferme, tiède, la main qui décèle un caractère viril, tenace et combattif.

Après lui avoir dit mon désir de faire sa connaissance et que j'étais venu dans cette intention de Nice à Menton à bicyclette, il sourit, me remercia en termes choisis, mais ajouta qu'il était trop souffrant et affaibli pour m'accorder plus de dix minutes d'entretien.

A ce moment entra sa jeune femme avec son garçon de 6 à 7 ans escortés tous les deux du bon gros chien.

M^{me} de Sarak est une Argentine espagnole à la physionomie avenante, au sourire gracieux et doux et prend déjà le léger embonpoint contre lequel ne savent pas lutter les Américaines du Sud parce que peut-être il ne leur enlève rien de leur grâce. Elle parle espagnol avec son mari et gazouille agréablement le français. Dès que je lui eus été présenté, elle me tendit la main, me fit un gracieux sourire et envoya Augusto, son fils, m'embrasser; puis elle me demanda si je voulais accepter une tasse de thé. Je lui fis remarquer en la remerciant que son mari me semblait bien souffrant et que j'étais déjà là depuis vingt minutes. Mais, très poliment, Sarak me pria de rester quelques instants encore et, afin d'être aimable pour sa femme, de vouloir bien accepter l'offre de la tasse de thé.

Pendant quelques instants d'absence de M^{me} Sarak je proposai à mon hôte de lui faire quelques passes magnétiques afin de diminuer les douleurs de la tête et du cou dont il se plaignait et je réussis à le soulager momentanément. Pendant qu'on apportait sur un grand plateau d'argent, la chaude et odorante boisson, des liqueurs et des gâteaux, M^{me} Sarak s'assit souriante, Augusto vint sur mes genoux, le bon chien me lécha plusieurs fois les mains et la conversation s'alluma. Bref le quart d'heure qui m'avait été accordé dura de 2 heures à 5 heures, et si je n'avais été forcé de courir au chemin de fer pour revenir à Nice à l'heure du dîner je crois que j'aurais

partagé le souper du yoghi et de sa famille, tant l'accueil fait au visiteur inattendu avait été de ceux qu'on n'oublie pas.

J'avais entretenu Sarak des belles soirées données par lui au prince de Monaco. Il avait causé complaisamment des plus concluantes, puis m'avait montré une curieuse collection de photographies de lui en costume de Mahatma dans les poses diverses de ses incantations religieuses, puis des clichés d'images astrales prises par lui la nuit dans le ciel, de sa fenêtre ouverte.

Lorsque je quittai Sarak et sa compagne, j'emportai d'elle le souvenir d'une femme douce et bonne, attachée au sort de son époux, comme le lierre à l'ormeau, et de lui, la conviction que l'homme que je venais de voir n'était pas le premier venu.

Je l'avais entretenu de notre cercle nouveau-né et lui avais fait promettre que, dès sa santé remise, il viendrait me rendre ma visite et que je le présenterais à nos amis.

Malheureusement je quittai les Alpes-Maritimes précipitamment et c'est par mon ami, le Dr Breton, que j'appris la venue de Sarak au cercle de Nice et les séances qu'il y donna ainsi que chez M^{me} B. de B...

Je n'ai pas à parler ici de ces réunions auxquelles je n'ai pas assisté. Le Dr Breton, juge impartial, critique méticuleux, avait besoin de revoir les expériences du yoghi pour obtenir une conviction bien parfaite de leur authenticité ; souvent, les médecins ne veulent croire qu'à bon escient, un docteur en chef de la Marine plus qu'un autre, habitué qu'il est aux carottes navales bien connues.

Quelques mois après, en juillet 1905, je vis débarquer frais et dispos, à Paris, le comte de Sarak arrivant de Menton. Il avait déposé, en mon absence chez moi, sa carte armoriée, en m'indiquant un rendez-vous à l'Hôtel Continental où je le trouvai fort bien installé avec sa femme et son fils Augusto. Quant au bon terre-neuve noir dont je demandai des nouvelles, Sarak m'apprit, avec un chagrin réel, la mort de cet ami tendre et dévoué comme le chien seul peut l'être.

Il me pria de l'accompagner au Crédit Lyonnais où il avait déposé la veille 40.000 francs et où j'entendis, dans les bureaux du directeur où nous étions montés, un employé lui dire : « A votre disposition, Monsieur le comte, la somme que vous désirerez en France et nous ferons, au jour de votre départ, le transfert de votre actif en Amérique. »

Je le conduisis ensuite sur sa demande chez un industriel de la rue de Rennes afin d'y commander les gravures sur zinc de cinq ou six cents clichés positifs qu'il désirait joindre au grand ouvrage qu'il comptait déjà publier sur l'Inde au point de vue des sciences occultes. Comme Sarak demandait à ce photographeur le prix approximatif de ce travail, il lui répon-

dit : de 3,000 à 3,500 francs et je me souviens que le Yoghi, tirant de son vaste portefeuille une liasse de billets de banque, lui proposa de lui en payer immédiatement la moitié.

M. X... refusa et ayant rencontré celui-ci l'année suivante, il m'affirma que son client avait fait honneur à la présentation de sa facture.

Cet homme étrange, ce comte de Sarak, a-t-il donc à sa disposition une fortune réelle, une mine d'or qu'il exploite à des époques indéterminées ? Possède-t-il un trésor caché ? *Chi lo sa ?*

Un homme qui habite au premier étage, dans le quartier des Champs-Élysées et qui offre des dîners où une belle argenterie, une fine lingerie de table et une verrerie délicate s'étalent aux yeux ne saurait être un monsieur qui ne possède pas le nerf de la guerre.

J'ai été le convive de l'un de ces repas. J'ai assisté à trois de ces brillantes soirées offertes par M. et M^{me} de Sarak et, puisque le Mage devait quitter Paris sans donner une soirée en public, je puis bien demander à quoi lui ont servi toutes ces dépenses et ces fatigues s'il n'a dû récolter que les gerbes de fleurs adressées à Madame ?

A ce dîner Sarak assura que sa femme possède de grandes propriétés dans la République Argentine, et que la catastrophe de Valparaiso lui a emporté un demi-million. Sa maison renversée par le tremblement de terre s'effondra sans que Sarak, sa femme, son fils Augusto ni sa fillette de deux ans, ni aucun de ses serviteurs, — tous protégés, dit-il, par ses mattresses, perdissent un cheveu ; mais tout le mobilier, ses livres, ses manuscrits, ses curiosités furent la proie du feu, du vent et des flots.

De Valparaiso, Sarak se rendit à New-York puis au Brésil. Partout il donna des séances dont les feuilles publiques ont donné des comptes élogieux ou des critiques amères.

Au Chili il commença à publier *El pensamiento* (La Pensée), revue scientifique d'Études psychiques rédigée par lui en langue espagnole sous divers noms de rédacteurs : Augusto, Un initié, Un étudiant, el Conde de Diaz (Comte de Diaz), Docteur Albert de Sarak, Rama, et d'autres noms, dont la plume alerte, instruite, intelligente est la même.

J'ai les deux premiers numéros dont la catastrophe terrible de Valparaiso a naturellement suspendu ou arrêté la publication.

— Depuis son arrivée à Paris, Sarak a fait imprimer chez Lucien Bodin, éditeur 5, rue Christine, le premier fascicule de *La Voix de Rama* qui doit comprendre plusieurs volumes admirablement composés et illustrés.

— Sarak possède le don des langues, c'est un polyglotte remarquable parlant avec une égale perfection et une élégance indéniable, si j'en juge par une conférence faite en notre langue, le français, l'italien, l'espagnol,

le portugais, l'anglais, l'allemand et tous les dialectes de l'Inde, y compris le sanscrit qu'il écrit et traduit.

Ainsi que beaucoup de ses invités, j'ai tenu entre mes mains des pièces dont il n'est pas permis de nier l'authenticité, des parchemins dont la légalisation, les timbres, les signatures ne peuvent être mis en doute.

1° Son acte de naissance dans l'Inde en 1855 comme fils reconnu du sieur de Diaz.

2° Le titre de Docteur en médecine que lui conféra, en 1888, à Madrid, la Faculté Royale de la capitale espagnole, lequel titre ajoute que c'est après avoir satisfait à ses inscriptions, à ses examens et fait preuve de ses diplômes de bachelier.

3° Son diplôme de membre de l'Académie des sciences psychologiques des États-Unis.

Et même son brevet de 33^e Honneur de la franc-maçonnerie.

— Je puis donc dire en terminant cette notice bien incomplète que Rama, comte de Diaz et de Sarak, malgré tout le mal qu'on en a dit, à tort ou à raison, est un homme d'une valeur incontestable et d'une érudition qui a surpris les savants que j'ai rencontrés chez lui.

Ses pouvoirs mystérieux, je les ai entendu affirmer par bien des témoins. Plusieurs ont paru en douter, moi je me tais, le D^r Pau de Saint-Martin, un savant, ayant apporté dans la vérification des expériences, une valeur réelle.

Sarak possède un caractère que n'ont pas réussi à abattre les épreuves nombreuses rencontrées dans sa vie nomade, vie de combats incessants qu'il a promis de me conter quelque jour.

Enfin cet homme qui semble être tour à tour possédé par deux esprits antagonistes : l'un du bien, l'autre du mal peut-être, n'en demeure pas moins, à mes yeux, un être étrange à qui je n'ai pas été maître de refuser ma sympathie.

Depuis quelques jours, le comte de Sarak s'est mis entre les mains d'un savant comité qui étudie ses pouvoirs et dira bientôt à la Ville Lumière s'ils sont vrais. Puisse-t-il ne point le regretter.

Le résultat le meilleur sera de faire passer chez lui le Pactole aux flots d'or : ce que je lui souhaite de tout mon cœur pour lui, pour sa compagne dévouée et pour ses enfants.

LÉOPOLD DAUVIL

Paris, 20 décembre 1907.

..

Nous sommes heureux de communiquer à nos lecteurs les jolies strophes d'une poésie réellement pénétrante, ainsi que les a qualifiées M^{me} Nægge-

rath. L'auteur, M^{me} Marguerite Perret, a droit à tous nos remerciements et à nos félicitations.

Adresser une prière au Créateur est, pour toute âme humaine, un devoir de piété et de reconnaissance, mais l'exhaler en de si beaux vers doit attirer sur le cœur qui les a pensés une bénédiction pleine de tendresse.

A DIEU !

Je t'admire et te vois partout dans la Nature ;
Je m'enivre de Toi dans le parfum des fleurs ;
C'est ta voix que j'entends dans le vent qui murmure
Parmi les grands sapins remplis d'âpres senteurs.

C'est toi qui resplendis dans le ciel plein d'étoiles ;
Par ces astres brillants, flambeaux mystérieux
Tu sembles nous parler en soulevant tes voiles
Et, pour douter de Toi, il faut fermer les yeux.

C'est ta voix qui mugit dans les sombres tempêtes
Quand les flots déchainés s'élancent en courroux ;
Lorsque la foudre éclate et fait courber nos têtes,
Nous te sentons passer... et tombons à genoux !

Mes yeux extasiés voient, à travers les nues,
Passer, des purs esprits, les essaims radieux ;
J'entends frémir là-haut des harpes inconnues
C'est l'hymne à l'Éternel qui vibre au sein des cieux.

Tout t'adore ici-bas, te chante et te proclame,
Mais malgré tes splendeurs et malgré ta beauté,
Je te sens mieux encor vivre au fond de mon âme
C'est là que je comprends ta sublime bonté.

Qu'est notre infime globe égaré dans l'espace
Grain de sable entraîné dans les grands tourbillons ?
Dans l'insondable éther, combien humble est sa place
Parmi les nombres d'or des constellations.

Moi, que suis-je à tes yeux?... Rien qu'un peu de poussière
Un atome perdu dans cette immensité
Pourtant, j'ose, à tes pieds, exhaler ma prière
Être infiniment bon, j'implore ta pitié !

MARGUERITE PERRET.

Avant-propos à la réponse à l'Encyclique "pascendi dominici"

I

C'est un chapitre vraiment merveilleux que celui où, dans son roman *Notre-Dame de Paris*, Victor Hugo met sur les lèvres de l'archidiacre Claude Frollo ces paroles prophétiques : « Ceci tuera cela ». Cela, c'est la sombre cathédrale gothique, aux symboles énigmatiques, pleine d'ombre et de mystère, gigantesque livre de pierre où nos pères inscrivaient les formules de leur foi. « Ceci », c'est le livre imprimé, si léger qu'un enfant peut le porter dans sa main, mais qui contient dans ses pages plus de science et de vérité que toute la sculpture religieuse du moyen âge.

« Ceci tuera cela », n'est donc pas autre chose que l'annonce prophétique du triomphe de la Science sur la Religion.

Depuis la fin du moyen âge déjà, la lutte est engagée entre le naturalisme et le supra-naturalisme, entre l'esprit de critique et de libre examen et le principe d'autorité.

Rien n'est plus triste que le conflit entre ces deux filles du ciel, sœurs éternelles par leur origine et leur destinée et qui devraient vivre dans la plus intime unité. Ne résumant-elles pas à elles deux les plus généreuses et les plus profondes aspirations de l'humanité ? Pourquoi faut-il qu'elles soient, pour les intelligences réfléchies et les âmes d'élite, une pierre d'achoppement ?

Alors que les esprits attentifs au mouvement des idées s'éloignent de la Religion, parce qu'ils n'y trouvent plus la solution satisfaisante des problèmes posés par leur raison, ceux dont les aspirations débordent au delà des résultats de la simple expérience, reprochent à la science de ne pas les renseigner sur la vie profonde, sur ces problèmes fondamentaux sans cesse repris par l'humanité et qu'elle n'abandonnera jamais, car elle ne peut s'en passer.

Il semble bien qu'il y ait dans ce dualisme, dans ce tiraillement des âmes quelque chose contre nature, car l'homme n'est pas fait pour être ainsi divisé contre lui-même, pour être la victime d'une rivalité douloureuse entre ses plus nobles facultés. Non, ce qu'il y a de meilleur en nous n'est pas un produit hybride dû à un vice d'origine, à une constitution psychologique irréformable et ne doit pas être le jouet d'une destinée aveugle.

Plus loin, nous approfondirons cette question. Pour le moment, contentons-nous de constater l'existence du conflit, passé, à l'heure présente, à l'état aigu, et d'examiner les principales revendications de la Science et de

la Religion. Puisque l'on parle d'incompatibilité entre la pensée moderne et l'idée religieuse, il convient d'abord de bien préciser les termes du problème.

La pensée moderne est vaste comme l'univers; elle s'étend à l'ensemble des connaissances, elle pénètre dans tous les domaines, dans ceux de la science, de la philosophie et de l'histoire; et comme si cela n'était pas suffisant pour son activité inlassable, elle s'est créé un nouveau champ d'action : la sociologie.

L'événement capital de la science moderne, c'est d'avoir déplacé le centre de l'univers. Ce que les Titans n'avaient pu faire, elle l'a réalisé, elle a vraiment escaladé le Ciel, et désormais la Terre n'est plus considérée comme une sphère privilégiée immobile dans l'espace et souveraine des autres mondes, mais comme une simple plate-forme où, d'aventure, nous sommes placés pour contempler l'infini. Cela sans doute a été pour l'homme une rude épreuve de se voir déposséder de son diadème, mais ce sacrifice de son orgueil, cette humilité née de la contemplation de sa bassesse, ont été pour lui un événement libérateur. Voyageur attardé sur une planète inférieure, perdu dans une bourgade obscure des cieux, il n'a plus qu'un désir, c'est de s'arracher à la vue de sa misère pour franchir les espaces et pénétrer plus avant dans cet océan de vie qui l'environne de toutes parts. L'erreur anthropocentrique disparue à jamais, cela a puissamment contribué à modifier ce que les conceptions humaines avaient de trop personnel et de trop intransigeant. Jusqu'alors, l'homme était dans la situation de l'humble villageois qui a toujours vécu dans la lande solitaire ou dans les replis cachés de la montagne: pour lui la vie sociale se termine là où finit son horizon. Il sait cependant qu'au delà il y a des hommes, mais il ne sait rien de leurs mœurs; ses idées et ses sentiments sont empruntés au milieu qui l'a vu naître et qu'il n'a jamais quitté. Mais qu'il vienne à s'éloigner de son village natal, alors tout change, tout se transforme, sa pensée s'élargit avec l'espace qu'il parcourt, il sourit de ses croyances naïves, de ses admirations enfantines, et ce qu'il constate surtout, c'est combien jusqu'alors il avait été ignorant.

Un fait analogue a dû se produire le jour où l'homme, dégagé de ces conceptions premières touchant le monde, contempla d'un œil ravi des horizons nouveaux. Le jour où en se penchant pour ainsi dire au-dessus des limites de la terre, il aperçut le vide immense, il fut saisi par le vertige, peut-être aussi par la tristesse de se sentir si petit; mais sa mélancolie fut de courte durée, car il comprit que ce serait donner à la vérité des proportions bien chétives que de la mesurer à son aune. Ce jour-là l'antropomorphisme reçut une mortelle blessure.

La science moderne est née de la science antique; elle est issue des conquêtes macédoniennes qui la répandirent en Europe et en Asie. L'influence

de l'École d'Alexandrie fut prépondérante dans le monde, et il est difficile d'apprécier la perte irréparable causée par les deux incendies de sa magnifique bibliothèque.

Le monde arabe, qui depuis longtemps semble boudier à la civilisation et vivre à part du mouvement intellectuel, a compté dans tous les genres des esprits supérieurs qui surent développer les sciences mathématiques, physiques et chimiques, inventer l'algèbre, perfectionner la géométrie et la trigonométrie. Ils adoptèrent la méthode d'induction d'Aristote, ils collectionnèrent et traduisirent les anciens livres grecs sur les mathématiques et l'astronomie, et par une nouvelle nomenclature des étoiles ils jetèrent les premiers fondements de l'astronomie moderne.

Le terrain était donc prêt pour les penseurs du xvi^e siècle dont les travaux sont assez connus de tous pour qu'il soit utile d'y insister.

C'est à cette époque sans doute que nous nous rattachons plus directement ; mais il ne faut pas négliger l'apport des siècles passés. C'est dans l'ordre intellectuel que s'applique surtout avec vigueur la loi d'hérédité ; aucune pensée ne tombe dans le vide, car il n'y a pas d'esprits vraiment solitaires sans attache avec le reste de l'humanité ; les idées d'un seul profitent à tous et quand elles procèdent d'un cerveau puissant, leur portée est incalculable ; elles brillent comme des météores lumineux ; et de même que le soleil dore de ses rayons les nuages qui interceptent sa lumière, elles éclairent les âmes les plus réfractaires à la vérité.

Si maintenant nous examinons la science en elle-même, si nous en cherchons une définition précise, nous verrons qu'elle consiste dans la libre recherche des vérités d'ordre naturel, sans nul souci des entraves que peuvent lui apporter la métaphysique ou la théologie. Comme le remarque M. Sabatier, « elle consiste à vouloir constater les faits par soi-même, à « mettre l'expérience au-dessus de toute autorité, en un mot, à faire de « l'esprit le juge suprême en matière de connaissances naturelles (1). »

La science n'est pas, comme on le croit souvent, la connaissance du réel ; c'est son interprétation, une tendance vers lui, une conquête progressive et un formulaire, de plus en plus exact, de cette réalité ultime à l'aide de tâtonnements qui sont les hypothèses et les lois, essais féconds qui orientent la pensée scientifique dans le sens du vrai.

Puisque la science n'a pas la prétention de nous renseigner sur l'absolu, puisqu'elle déclare que ses formules sont relatives, qu'elle est dans un perpétuel devenir, qu'elle est vie et non immobilité, indépendamment des démentis qu'elle inflige à la religion sur des questions spéciales, elle a une attitude toute différente, elle est opposée à son dogmatisme dont la prétention est d'enclorre la vérité dans des formules immuables.

(1) Sabatier. *La religion et la culture moderne.*

C'est au doute méthodique de Descartes que l'on fait remonter l'origine de la philosophie moderne, qui, au dire de beaucoup de penseurs, portait dans ses flancs un bon nombre des systèmes actuels. Ce que Descartes exalte c'est la pensée. « Je pense, donc je suis ». Pour lui l'existence ne peut s'établir qu'en fonction de l'esprit ou du moins de sa manifestation spontanée : la pensée. Puisque c'est le principe pensant qui est la base de tout, la raison doit être autonome.

D'autres après Descartes, sont venus, et avec Hume et Kant, n'ont cessé de proclamer et d'étendre le privilège de la raison. A l'heure présente, la tendance est de faire de la conscience humaine un centre autour duquel pivote tout le système de la connaissance. Rien n'est plus expressif à cet égard que ces lignes de Schopenhauer : « Deux choses étaient devant moi, dit-il, « deux corps pesants, de forme régulière, beaux à voir. L'un était un vase « de jaspe avec des anses d'or, l'autre, un corps organisé, un homme. Après « les avoir longtemps admirés du dehors, je priai le génie qui m'accompa- « gnait de me laisser pénétrer dans leur intérieur. Il me le permit, et, dans « le vase, je ne trouvai rien sinon la pression de la pesanteur et je ne sais « quelle obscure tendance entre ses parties. Mais quand je pénétrai dans « l'autre objet, quelle surprise ! Dans la partie supérieure appelée la tête « et qui, vue du dehors, ressemblait à un objet comme les autres, circons- « crit dans l'espace, pesant, etc., je trouvai quoi ? Le monde lui-même avec « l'immensité de l'espace dans lequel tout est contenu, et l'immensité du « temps dans lequel tout se meut, et la prodigieuse variété des choses qui « remplissent l'espace et le temps ; et ce, qui est presque insensé à dire, je « m'y aperçus moi-même allant et venant. Oui, voilà ce que je découvris « dans cet objet à peine aussi gros qu'un fruit et que le bourreau peut faire « tomber d'un seul coup de manière à plonger du même coup dans la nuit le « monde qui y est enfermé. »

Pour la philosophie, c'est donc notre moi qui interprète l'univers ; l'esprit humain est le point de départ et aussi le point d'arrivée de l'évolution ; mais malgré cela il a conscience de son indigence. Il sait qu'après avoir ramené tout à lui, il doit demeurer plein de méfiance en lui-même, car il se demande si sa vision toujours flottante est autre chose qu'une ombre vaine. Aussi s'il ne reconnaît à aucune autre puissance le droit de le suppléer, il tempère ses atténuations par un sage agnosticisme et, craignant le mirage, il prend, vis-à-vis de cet univers dont il entend le bruissement confus autour de lui, une attitude discrète et presque craintive. Mais malgré sa faiblesse, il n'est pas sans puissance et chacun sait que c'est en vain qu'on lui chercherait un remplaçant. Aussi, désormais la croyance se base sur la connaissance ; on

croit parce que l'on voit et que l'on comprend. *Le principe de raison a détruit le principe d'autorité.*

Un autre principe cher à la philosophie moderne, c'est celui de l'immanence, qui consiste à enfermer dans l'univers toutes les forces, les plus mystérieuses et les plus anonymes, même celles qui étaient considérées comme surnaturelles.

Désormais, il n'y a plus pour cette théorie de monde à part : l'univers est tout et la loi d'unité prédomine dans le domaine de la connaissance. La matière, considérée jusqu'ici comme irréductible à l'esprit, tend, dans cette conception, à se spiritualiser. Le monde est considéré comme absorbant dans son être infini tous les êtres de la nature qui sont comme des irradiations intermittentes de ce centre de lumière et de conscience, duquel tout procède par involution, et vers lequel par une lente évolution tout semble converger. Alors que la philosophie traditionnelle séparait, par un abîme infranchissable, Dieu du monde, l'âme et le corps, l'esprit et la matière, la philosophie actuelle tend de plus en plus à rapprocher et même à identifier ces différentes notions. Ainsi l'antique dualisme perd de sa rigidité et finit par se dissoudre dans un monisme transcendant, entraînant dans sa ruine le Dieu personnel des religions positives.

III

Il y a à peine un siècle qu'est née la critique historique et déjà, comme la science et la philosophie, elle s'est émancipée de la tutelle religieuse. Les découvertes faites sur le passé, l'étude comparée des textes ont apporté de graves modifications à l'étude de l'histoire. Bien des légendes gracieuses ont disparu, les livres sacrés eux-mêmes n'ont pas échappé à cette enquête générale, et c'est ainsi que l'on a reconnu qu'ils recélaient, au milieu d'enseignements sublimes, beaucoup de mythes, d'allégories et de symboles.

L'étude comparée des religions a dévoilé les emprunts qu'elles se sont faits les unes aux autres, leurs procédés d'évolution ; elle a fixé également leurs traits de ressemblance. Ainsi disparaît l'antique conception d'une religion à part, absolument transcendante, sans attache avec les autres, qui n'auraient été que ses contrefaçons. A la lumière de cette histoire mieux informée, la genèse de l'apparition de l'homme s'est modifiée. On voit qu'au lieu des quelques milliers d'années fixées autrefois comme date de sa venue en ce monde, c'est à une antiquité beaucoup plus éloignée et presque fabuleuse qu'il faut remonter.

Cette méthode historique ou critique, c'est encore un prolongement de la méthode expérimentale, puisque nul témoignage d'autorité ne peut prévaloir contre les sources certaines d'information. Aussi les découvertes faites sur le passé de l'humanité, l'étude persévérante des monuments et des textes,

la révision sincère de toutes les traditions n'ont pas opéré dans notre manière de considérer l'histoire de la race humaine, et l'histoire des religions en particulier, une révolution moins profonde que la méthode expérimentale dans notre façon de concevoir l'univers.

Enfin la révolution n'est pas moins grande dans les idées sociales et politiques. Là aussi le monde moderne a des principes qui lui sont chers. Pour lui, la vie humaine vaut la peine de vivre et il faut sur cette terre s'installer le mieux possible. Il croit qu'il n'est pas juste que tous les dons de la fortune soient aux mains de quelques-uns, mais que tous doivent en bénéficier dans le présent ; car selon une phrase expressive qui rend bien l'état de lassitude de nos contemporains : « il est fatigué de payer des traites sur l'éternité. »

Parmi ces aspirations, il y a aussi le désir d'une liberté et d'une égalité plus grandes. En un mot, l'homme soupire après tout ce qui peut améliorer sa condition terrestre. Par là même, en proclamant la lutte pour la vie, il condamne comme infécond la loi du renoncement à soi-même au profit de l'activité et de l'initiative de l'individu.

Ainsi partout, dans les républiques comme dans les monarchies, dans l'ancien comme dans le nouveau Monde, on constate l'avènement progressif de la démocratie. Par la violence ou par la légalité, le mouvement s'accroît de plus en plus et rien ne semble devoir entraver sa marche qui est celle d'une idée.

Tel est l'homme moderne. Pour tous ceux qui réfléchissent, l'illusion n'est pas possible : une mentalité nouvelle a succédé à l'ancienne ; de nouveaux besoins, des désirs tout neufs, des aspirations inédites se font jour, et comme ce travail intérieur qui agite les individus et les peuples est l'expression même de la vie de l'âme contemporaine, tout nous fait présager un avenir nouveau.

IV

Par les exigences mêmes de la pensée moderne, on peut se rendre compte combien sera difficile l'accord avec la pensée religieuse dont les prétentions à la domination des esprits ne sont pas moins rigoureuses que celles de la Science. Le principe d'autorité, d'hétéronomie, sur lequel repose toute orthodoxie est diamétralement opposé au principe d'autonomie indispensable à toute activité scientifique.

Alors que la science et la philosophie établissent toute connaissance en fonction de la raison, c'est au nom d'une autorité extérieure tenue pour divine que les diverses religions voulaient imposer leurs dogmes séculaires. Comment l'accord pourrait-il se faire puisque la rivalité est née d'une véritable contradiction dans les principes ?

Étudions de plus près ce problème dans la religion qui nous intéresse le plus, dans le catholicisme, car il semble bien que c'est, entre cette Église et la Science, que la situation soit la plus tendue et le conflit plus aigu.

C'est là, en effet, que prédomine le principe d'autorité.

Il importe peu que saint Augustin ait prononcé cette phrase célèbre : « *Credo quia absurdum* ». Après lui, saint Jean Chrysostome a proclamé la faillite de la philosophie. « Où sont maintenant, dit-il, les doctrines de Platon et de Pythagore et de ceux qui enseignaient dans Athènes ? Elles sont abolies. »

Il faut avouer que la disgrâce de la philosophie grecque a été de courte durée, et cela pour l'honneur de l'humanité.

« Qu'y a-t-il de commun, disait saint Jérôme, entre les ténèbres et la lumière, entre Athènes et Jérusalem, entre l'Académie et l'Église ? »

Ce sont là, sans doute, des paroles regrettables, mais auxquelles il ne faut pas attacher une importance excessive, car elles étaient dictées par un zèle un peu farouche. Le feu sombre qui brûlait l'âme de Jérôme et qui en fait un ascète si agressif, devait fatalement rendre sa pensée ardente et intraitable. Du reste, à côté de ces défenseurs à outrance de l'orthodoxie pour qui l'anathème était la meilleure preuve, on trouve, dans les rangs mêmes de l'Église, des âmes plus ouvertes et aussi plus sereines qui contrastent heureusement avec les premières. Dans ses démêlés avec le pape Étienne, au sujet du baptême des hérétiques, saint Cyprien ose revendiquer les droits imprescriptibles de la raison contre la tradition apostolique elle-même : « Vainement allègue-t-on la tradition ; il s'agit de voir non quelle est la coutume, mais où est la raison. Ceux-là sont dans la mauvaise voie qui, confondus par la raison, se prévalent de la coutume comme s'il appartenait à la tradition d'avoir plus de force que la vérité. Pour vieille qu'elle soit, la coutume sans la vérité n'est qu'une vieille erreur. »

En plein moyen âge, alors que l'autorité ecclésiastique, définitivement constituée, était plus intraitable que jamais, Scot Érigène osait écrire : « Il n'y a d'autorité qui vaille que celle qui est avouée par la raison, et la raison au contraire, appuyée par sa propre force, n'a besoin de la confirmation d'aucune autorité..... Quel que soit le respect que mérite l'autorité, quelle que soit la terreur qu'inspirent certains suppôts de l'autorité, on ne saurait hésiter à proclamer hautement ce que la raison discerne avec évidence et démontre avec certitude. »

Ce sont là de nobles et saintes paroles, des paroles de salut, mais dont malheureusement ne surent pas profiter ceux qui les entendirent. Ces esprits sauveurs dont l'action bienfaisante, pour être demeurée longtemps incomprise du grand nombre, n'a pas été cependant sans fécondité ; ces penseurs affranchis qui ne consentirent jamais à « mettre la lumière sous le bois-

seau », et qui pour cela osaient tout dire, malgré les malédictions d'une Église officielle, ont été et resteront toujours les grandes âmes de l'Église véritable, celle qui ne rejette de son sein aucune intelligence sincère ni aucun cœur dévoué pour le triomphe du bien et de la vérité.

Il n'est d'aucune importance qu'en 1215 le concile de Latran ait décrété qu'en dehors de cette Église officielle il n'y avait pas de salut ; chacun porte en soi son salut et son éternité ; il n'appartient à aucune société, même ecclésiastique, de rompre les liens mystérieux qui relient chaque âme à la divinité et dont la dissolution entraînerait le retour au néant de l'être lui-même.

C'est surtout depuis la proclamation du concile du Vatican où le pape a été présenté comme l'oracle autorisé de la doctrine catholique, où l'anathème a été lancé contre ceux qui oseraient discuter ses décisions en matière de foi ou de morale, que s'est affermi dans le catholicisme le principe d'autorité.

Rien n'est plus impressionnant et plus douloureux à la fois que la majesté sereine avec laquelle ce concile condamne tout ce qui est progrès et vie. Il semble qu'avant de disparaître de la scène du monde l'Église romaine, cette reine autrefois si puissante et si écoutée, ait voulu se draper dans toute sa majesté pour lancer des arrêts de mort contre les idées les plus chères à la société moderne.

On éprouve toujours une certaine mélancolie à assister à la déchéance de ce qui autrefois a été puissant et fort. Mais qui donc a été plus fort que cette Église romaine, qui n'est pas le christianisme pur, ni même le catholicisme véritable, mais qui pendant des siècles, a exercé sur tous les peuples un pouvoir tantôt bienfaisant et tantôt asservissant ? C'est cette puissance toujours déclinante qui a su dans l'adversité conserver son langage des plus beaux jours pour condamner la pensée contemporaine.

Voici quelques-unes des affirmations les plus audacieuses formulées au concile du Vatican.

« L'Église qui a reçu, outre la charge apostolique d'instruire les hommes, le dépôt sacré de la foi, tient également de Dieu le droit et le devoir de condamner la science — ainsi faussement nommée — de peur que les hommes ne soient séduits par la philosophie et par des illusions trompeuses. Il est donc défendu à tous les chrétiens fidèles de soutenir comme conclusions légitimes de la science les opinions que l'on sait être contraires à la doctrine révélée, surtout quand elles ont été condamnées par l'Église ; et il leur est au contraire ordonné de les tenir pour des erreurs revêtues des apparences de la vérité. »

Plus loin, le concile ajoute : « Tous les points de doctrine et de foi doivent être expliqués toujours dans le sens que leur donne l'Église et il n'est pas permis de s'en écarter pour en chercher faussement une explication prétendue plus éclairée. En conséquence, à mesure que passeront les

« générations et les siècles, puissent l'intelligence, la science et la sagesse
« de tous et de chacun s'accroître, mais cela dans le domaine qui appar-
« tient à l'homme et que le sens de l'interprétation des écritures soit tou-
« jours conservé et que la foi demeure. »

Ajoutons maintenant comme confirmation quelques-uns des canons qui y furent promulgués :

« Qu'il soit anathème celui qui nie un Dieu unique et véritable, Créateur
« et Seigneur de toutes choses visibles et invisibles ;

« Celui qui affirme sans rougir que rien n'existe dans le monde que la
« matière ;

« Celui qui dit que la substance ou essence de Dieu est la même que celle
« de toutes choses ;

« Celui qui dit que les choses finies, corporelles et spirituelles, ou les cho-
« ses spirituelles seulement sont des émanations de la substance divine ou
« que l'essence divine par ses manifestations et développements devient tou-
« tes choses ;

« Celui qui ne confesse pas que le monde et tout ce qu'il contient a été
« créé de rien par Dieu ;

« Celui qui dit que l'homme peut et doit par ses propres efforts et par son
« progrès continu arriver à la possession de toute vérité et de toute vertu ;

« Celui qui refuse de tenir pour saints et canoniques tous les livres des
« saintes Écritures dans leur intégrité et dans l'ordre où les a énumérés
« le saint Concile de Trente ou qui nie que ces livres aient été inspirés de
« Dieu ;

« Celui qui dit que la raison humaine est par elle-même sage et libre et
« que Dieu ne peut lui demander de se soumettre par la foi ;

« Celui qui dit que la Vérité révélée ne peut être appuyée par des signes
extérieurs ;

« Celui qui dit que la révélation divine ne contient pas de mystères, mais
« que tous les dogmes de foi doivent être compris et démontrés par la rai-
« son dûment cultivée ;

« Celui qui dit que les sciences humaines doivent être étudiées dans une
« telle liberté d'esprit que l'on puisse tenir leurs assertions pour vraies, alors
« même qu'elles sont contredites par la doctrine révélée ;

« Celui qui dit qu'un temps viendra où, par le progrès de la science, les
« doctrines de l'Église recevront un autre sens que le sens qui leur a tou-
« jours été et qui leur est toujours donné pour l'Église »

Quoique le « Syllabus » ne soit pas considéré comme une décision infail-
libile, il est cependant l'expression d'une mentalité religieuse dominante au
moment de son apparition. Or, voici ce que contient le quatre-vingt-neu-
vième article :

« Anathème à qui dira que le pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le libéralisme, le progrès et la civilisation moderne. »

La raison profonde de cette attitude intransigeante, c'est que la théologie catholique, basée avant tout sur la tradition bien plus que sur la raison, est restée ce qu'elle était au moyen âge, n'ayant tenu aucun compte des découvertes modernes, et par une sorte d'amour pour l'anachronisme, se nourrissant toujours de pensées vieilles et usées comme si de nouveaux penseurs et de nouveaux génies n'étaient pas parus !

L'admiration pour Aristote et les Pères de l'Église, si légitime qu'elle soit, ne peut faire qu'à l'heure présente nous ne vivions bien davantage des idées régénératrices de Bacon, de Spinoza, de Leibnitz, de Descartes, de Galilée, de Kant et d'autres penseurs encore plus récents. A la vraie science qui est toujours en train de se faire, la théologie catholique oppose l'immutabilité de son dogme et condamne toutes les formules métaphysiques qui ne s'harmonisent pas avec les siennes.

C'est ainsi que la philosophie moderne a été réprouvée comme conduisant au panthéisme en détruisant la personnalité divine, comme destructrice de la liberté et de la moralité ; en un mot comme aboutissant à l'athéisme pratique. Les applaudissements aussi tapageurs que maladroits des catholiques, à l'apparition de certaines brochures critiquant les découvertes scientifiques, prouvent que ces attaques trouvent encore dans beaucoup d'âmes croyantes un écho sympathique, car elles réveillent en ces âmes, avec une certaine méchante humeur d'avoir été obligé d'abdiquer des idées chères, une secrète espérance de voir s'écrouler peut-être des théories que la décence de l'esprit les empêche de rejeter.

Comme l'a précisé le Concile de Trente, qui a défendu d'interpréter l'Écriture dans un sens contraire à celui qu'a tenu et tient l'Église, quand même on aurait l'intention de tenir ces interprétations secrètes, ce sont les décisions du Saint-Siège qui règlent l'étude des Écritures. Alors que les savants n'entendent user que des lumières de leur raison, à laquelle ils recourent comme à un critère sinon infaillible, du moins comme le seul capable de les renseigner, les fidèles catholiques doivent, en dernière analyse, se soumettre à l'autorité de leurs pasteurs légitimes pour la solution de leurs difficultés. Alors même que cette décision leur paraîtrait peu rationnelle, en contradiction avec les affirmations les plus précises de leur intelligence, c'est cette dernière qui devrait s'incliner devant l'indiscutable principe d'autorité. Puisque le fondement du catholicisme est justement ce principe d'autorité, il faut une grande virtuosité d'esprit, une interprétation large jusqu'au laxisme, pour soutenir que l'opinion des particuliers peut et doit quelquefois prévaloir contre les décisions officielles.

On ne peut en effet diluer l'autorité dans la masse des fidèles sans

détruire la hiérarchie constituée et ce dépouillement ne peut se faire qu'au mépris même du principe essentiel de l'Église catholique. Sans doute l'âme de l'Église est toujours ouverte pour les rénovateurs de la pensée religieuse, mais ils ne peuvent se considérer comme membres de l'Église officielle qu'au mépris de leur loyauté et sans provoquer les réclamations des consciences droites.

Il n'appartient à personne de blâmer les intentions de ceux qui, pour éviter une rupture violente qu'ils jugent inefficace et inopportune, préfèrent vivre à l'aide d'un compromis, en désavouant publiquement des opinions qu'ils croient justes et bonnes, auxquelles ils sont sincèrement attachés et qu'ils gardent précieusement au fond de leur cœur.

Mais l'équivoque qui ne trompe personne ne peut toujours durer ; c'est une situation douloureuse et insupportable, et l'heure arrive où la vérité longtemps comprimée refoule toute autre préoccupation et arrache à celui qui l'avait mise au secret un aveu sincère et libérateur.

Ce fut le cas de Lamennais dont les vues politiques et les idées sociales ne cadraient pas avec les décisions romaines.

Longtemps en effet l'Église fut hostile au mouvement démocratique. Si, dans ces dernières années, à l'instigation d'un grand pape, il y eut dans le parti catholique de nobles initiatives en faveur de la démocratie, cela est un fait récent. Il y a en effet dans les aspirations sociales un principe qui ne peut s'harmoniser, au moins en apparence, avec la théorie chrétienne du renoncement ; c'est celui de la libre activité humaine qui exige de l'homme un développement progressif, qui lui demande d'aller jusqu'au bout de ses efforts et de son énergie pour le plus grand bien matériel de son individu et de la société.

« Aussi, conclut M. Sabatier, il semble bien qu'une réconciliation sincère « n'apparaît pas possible entre une Église immobile en ses dogmes et ses « institutions et la culture moderne qui ne se développe que par une évolu- « tion constamment progressive. Principe, méthode, fin, tout est contraire. « D'un côté, c'est un régime intellectuel et moral où tout dépend de l'auto- « rité du passé et aboutit à la négation de l'autonomie de l'esprit. De l'au- « tre, c'est un régime de libre recherche et de perpétuelle discussion où tout « repose, dans l'ordre scientifique, sur la seule évidence ; dans l'ordre « moral sur la conviction intérieure ; dans l'ordre social sur le gouverne- « ment de soi par soi-même. »

Comment entre ces deux puissances, la Religion et la Science, dont les luttes nous émeuvent, la réconciliation pourra-t-elle se faire ? Bien des avis ont été émis sur cette question importante entre toutes. Les esprits intransigeants déclarent que l'une de ces deux rivales doit disparaître. La science, disent-ils, doit désormais remplacer la religion, qui a fait son temps.

L'ère théologique serait définitivement close et les esprits affranchis des superstitions du passé, symboles de l'impuissance de la raison s'essayant sur l'univers, ne devraient avoir d'autre culte que celui de la nature mieux comprise et plus aimée.

Ceux-là ne sont pas moins absolus dans leurs prétentions qui disent que la science est pleine d'erreurs, qu'une pensée d'orgueil et d'égoïsme préside toujours aux décisions des savants, toutes les fois que leurs découvertes ne sont pas la confirmation des dogmes de l'Eglise.

A notre avis, il serait maladroît de vouloir réfuter la science au profit du dogme. Bien des tentatives ont été faites en ce sens, mais cette sorte d'apologétique souvent ridicule, et toujours très chétive, a eu pour résultat d'accentuer encore davantage le désaccord des esprits. Cependant si la science véritable est intangible, la religion vraie ne peut mourir, car elle correspond à une aspiration de l'âme qui est une réalité et une nécessité psychologique au même titre que les autres phénomènes psychiques.

Il y a donc lieu d'examiner si un rapprochement ne serait pas possible et si ce conflit déjà séculaire ne reposerait pas sur un malentendu. Puisque entre les anciennes notions de science et de religion l'accord n'est plus possible, pourquoi ne pas abandonner ces positions intenable ? Ce qu'il faut faire, et c'est là l'unique salut, c'est appliquer à l'évolution de la pensée religieuse et scientifique le principe directeur de la pensée moderne contemporaine, celui qui domine tous les autres, le principe du Relativisme.

En vertu de cette loi, l'homme comprend que le meilleur de lui-même est le résultat d'efforts laborieux, et que ses forces toujours défaillantes n'ont pu conduire son esprit toujours haletant dans un lieu de repos définitif. La Vie, en effet, est un écoulement perpétuel, un éternel devenir ; pour elle il n'y a ni commencement ni fin, car sa trame mystérieuse est en dehors du temps et de l'espace. La vie intellectuelle et la vie religieuse ne sont que des manifestations de cette Vie Unique qui ne peut être fragmentée et que nulle formule ne pourra jamais enclore. Les catégories de notre entendement ne sont donc pas des lois d'airain immuables et éternelles, mais l'expression dernière mais non définitive d'une Vérité dont le dernier mot ne sera jamais dit. Si notre raison ne peut se soustraire à ces principes directeurs sans sortir de la voie du salut, c'est qu'une longue suite d'expériences les a consolidés et pour ainsi dire cristallisés à la surface de notre âme : ils sont devenus l'état habituel de notre esprit. Mais les difficultés qu'ils lui suscitent, les contradictions qu'ils soulèvent prouvent que ce ne peut être là sa manifestation définitive. En un sens, ces lois psychologiques constituent bien pour nous le réel ; mais comme l'évolution est créatrice, comme c'est en se déroulant sans cesse que la vie se manifeste, ce réel n'est pas un point fixe mais bien une limite toujours fuyante pour notre pensée. Aussi,

dans son désir de progrès, elle ne doit pas s'attarder dans une contemplation stérile et décevante, mais, déjà, dans ce présent qui ne peut la satisfaire, elle doit se pencher vers un avenir intellectuel plus lumineux. Ceux donc qui espèrent trouver dans leurs conceptions des formules définitives se trompent lourdement : ce qui importe, c'est de dégager l'âme de vérité qui se dissimule derrière ces formules.

Il faut en religion faire abstraction des éléments contingents qui sont l'œuvre humaine pour ramener l'idée religieuse à ses principes essentiels, afin de voir alors si la conciliation ne pourrait se faire entre ces principes vivants et les éléments fonciers de la science.

Il est permis de se demander, en effet, si la conception que nous avons actuellement de la religion en général, et du christianisme en particulier, et qui est professée par les personnages officiels de l'Église, est bien une conception historique en ce sens qu'elle n'a jamais, au cours des siècles, souffert la moindre exception.

Le problème est gros de difficultés, il est délicat ; mais le moment paraît venu de le poser et de le résoudre pour les âmes de bon vouloir et désireuses de vérité. De part et d'autre, il faudra pratiquer des détachements et des sacrifices douloureux. Pour les uns, il faudra renoncer pour toujours à confondre la science avec des hypothèses hasardées et hâtives ; pour les autres, il faudra abdiquer le dogmatisme qui pour beaucoup d'esprits est un plus « mol oreiller » que celui du doute.

Nos premières idées, qui ont été aussi nos premiers enthousiasmes, sont souvent les plus chères et bien souvent il nous arrive d'essayer de les faire revivre sans que nos efforts soient jamais couronnés par un plein succès. La puissance de notre imagination et les secrets désirs de notre cœur ne suffisent pas à redonner la vie à ce que le temps a détruit. Quand le soleil brillant de l'été a desséché et jauni les feuilles des arbres que le vent d'automne se dispose à dépouiller, c'est en vain que nous essayons de faire renaitre en nous les tressaillements du printemps, alors que tout vibrait dans la nature pleine de sève et de jeunesse. La sensation que nous éprouvons est plus forte et plus grave, mais aussi plus mélancolique, car le temps approche où la terre sera complètement dépouillée.

De même, quand la vérité a illuminé notre esprit, qu'elle a mûri nos idées, beaucoup de nos pensées de jeunesse qui avaient réjoui notre cœur se détachent, et, comme des feuilles mortes, sont emportées bien loin. Alors devant ce dépouillement de notre âme, nous nous sentons tristes, nous regrettons le printemps de notre intelligence où tout, en nous, était espérance, grâce et poésie.

Mais laissons la crise passer, laissons le vent de la critique emporter nos pensées mortes ; d'autres plus fortes et plus vigoureuses naîtront à leur

place, et, semblable au phénix, cet oiseau merveilleux de la fable qui renaissait de ses cendres, notre âme dévastée renaîtra aussi de ses ruines.

Mais, hélas ! combien l'Église romaine semble peu disposée à pratiquer ce renoncement !

Ceux qui auraient encore conservé dans l'intime de leur cœur l'espérance secrète de voir le catholicisme officiel se réconcilier avec la Cité moderne, n'ont qu'à lire sans passion et sans préjugé le nouveau *Syllabus* et la dernière encyclique pour se convaincre que, depuis Pie IX, l'abîme creusé entre ces deux puissances hostiles, n'a pas été comblé.

Pourquoi en serait-il autrement ? L'esprit humain qui est la plus sublime réalisation du divin dans les êtres ne saurait se lasser de produire des pensées lumineuses et fécondes. En un sens, il est vrai de dire que « la Vérité est toujours en marche » ; car, malgré des hésitations, des arrêts et des reculs, malgré des heurts douloureux et toujours retardants avec l'ignorance et l'égoïsme, le progrès, comme à tâtons, finit toujours par se réaliser dans les âmes.

Et voilà justement ce que l'Église, encore aujourd'hui, se refuse à comprendre ! De nouveau, elle vient de pousser un cri d'alarme pour mettre en garde ses fidèles contre l'esprit du siècle, contre ces doctrines modernistes dans lesquelles des esprits éclairés et des cœurs sincères avaient cru trouver pour leur intelligence une issue libératrice en même temps qu'un apaisement pour leurs aspirations religieuses. Plus modéré de forme que le précédent *Syllabus*, celui de Pie X n'en n'est pas moins une énergique opposition faite aux idées contemporaines : on y rencontre également les mêmes condamnations et les mêmes anathèmes. Mais anathèmes et condamnations n'ont jamais pu arrêter la marche d'une seule idée.

Pour beaucoup, la meilleure attitude à prendre serait celle de l'indifférence et du mépris qui est bien celle du grand public, car rien n'est plus terrible que cette conspiration du silence qui glace à leur source même les idées et les passions. Mais la jouissance que l'on éprouve à s'enfermer au dedans de soi-même, comme dans une tour d'ivoire, pour de là mépriser la sottise humaine, est faite de beaucoup d'égoïsme. Aussi, nous ne pouvons qu'admirer, ceux qui, là-bas, en Italie, à l'ombre gigantesque et menaçante du Vatican, n'ont pas craint, pour servir la vérité et les âmes, d'opposer une réfutation catégorique et précise aux prétentions monstrueuses de l'Église romaine.

En France, la réponse viendra également à son heure, complète, claire et lumineuse, écrite par un homme dont la science incontestée et la vertu austère ont été encore rehaussées par l'éclat que donne toujours une persécution injuste et imméritée.

Ce modeste article n'a pas d'autre but que d'être le messenger et l'humble annonciateur d'une œuvre magistrale qui ne saurait tarder à paraître.

IGNOTUS.

Les Noces d'Or de M^r et M^{me} Van der Naillen

A OAKLAND (Californie).

C'est avec un grand plaisir que nous reproduisons l'article paru dans le *Franco-Californien* du jeudi 24 octobre 1907, concernant M. Van der Naillen, l'auteur bien connu de :

Dans les Temples de l'Himalaya; Dans le Sanctuaire; Balthazar le Mage;
en vente à la librairie *Spirite*.

Une touchante cérémonie a été célébrée tout dernièrement à Oakland, à l'occasion des noces d'or de M. et de M^{me} Albert Van der Naillen. La colonie belge au grand complet — à laquelle étaient venus se joindre de nombreux représentants de la colonie française, ainsi que les personnalités les plus en vue de la société américaine de San Francisco et d'Oakland — assistait à cette fête, donnant ainsi un nouveau témoignage de sa sympathie reconnaissante à l'éminent compatriote qui, par la dignité de son caractère, par l'élévation d'un esprit d'une remarquable valeur dans les recherches de la science et la culture des lettres, honore le pays auquel il appartient.

C'est, en effet, M. Van der Naillen qui a introduit en Amérique la télégraphie sans fil et, en Californie, les rayons X. L'Amérique lui est de plus redevable d'une pléiade d'ingénieurs de valeur qu'il a formés dans les diverses institutions techniques fondées par lui, à Chicago d'abord, à San Francisco ensuite, et finalement à Oakland.

L'Institution que le savant professeur avait fondée à Chicago fut détruite par le terrible incendie de 1871. M. Van der Naillen ne se découragea pas; ils transporta ses pénates à San Francisco où il avait établi cette superbe « School of Engineering », qui était si florissante quand survint l'épouvantable catastrophe qui anéantit, en même temps que les deux tiers de la ville, ce magnifique établissement.

Bien qu'agé de 75 ans, notre savant ne se laissa pas abattre par l'adversité. Quelques mois après le cataclysme, la « School of Engineering » de M. Van der Naillen était rétablie à Oakland, le Brooklyn de San Francisco. Hélas! le vieux savant n'était pas à la fin de ses épreuves. Un nouvel incendie détruisait il y a quelques mois à peine son école avec tous ses instruments et ses appareils.

On dit que c'est dans l'adversité qu'on reconnaît les grands caractères. A ces coups répétés du Destin, l'éminent professeur opposa une inlassable énergie qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Les débris de sa dernière école sont encore fumants que déjà il prépare les plans de l'établissement qui la

remplacera, et ces jours derniers les invités qui se rendaient au domicile de M. Van der Naillen pour assister à ses noces d'or pouvaient contempler la nouvelle « School of Engineering », entièrement rebâtie, et qui, à l'occasion de cette fête, avait arboré le grand pavoi.

Des automobiles, des voitures enguirlandées et pavoisées stationnaient dimanche devant l'École. Elles étaient prises d'assaut par les invités qui se faisaient transporter au domicile du vieux professeur. La résidence Van der Naillen avait été pour la circonstance merveilleusement décorée. Les drapeaux belge et américain avaient été hissés sur la maison. La foule des invités se pressait dans le jardin au milieu duquel s'élève le cottage où résident le savant professeur et sa vieille compagne, entourés ce jour-là de leur si nombreuse famille.

M. et M^{me} Van der Naillen ont trois fils et plusieurs filles, lesquels ont fait souche à leur tour. Toute la tribu Van der Naillen est là au grand complet.

Présentons les fils du vieux savant, trois ingénieurs, qui font dans ce pays honneur au nom de Van der Naillen.

1. M. Albert Van der Naillen, l'aîné, directeur de l'École créée par son père, ingénieur civil, ex-directeur des travaux publics, de la ville de San Francisco.

2. M. Edmond Van der Naillen, le second, directeur de la California Engineering and Constructing Co., de San Francisco.

3. M. Raphael Léon Van der Naillen, le cadet, directeur de l'établissement et usines de la compagnie qui fournit le gaz et l'électricité à la ville de Santa Rosa.

Il est trois heures quand la cérémonie commence. On se groupe dans le jardin. Les notabilités de la colonie belge sont en tête. Remarqué, MM. Voodon, consul général de Belgique, Paul Bellemans, décoré de la croix civile de première classe de Belgique; M. Thirion, président de la Société Belge de Bienfaisance, etc., etc.

MM. Marsily, consul de Hollande; Wilfrid B. Chapman, consul honoraire de Belgique; M. E. Legallet; le représentant du *Franco-Californien*, etc.

Nous renonçons à énumérer les personnalités américaines qui assistaient à la fête; il nous faudrait pour cela une colonne.

C'est M. Thirion, président de la Société Belge de Bienfaisance, qui ouvre le feu. Son discours plein d'une reconnaissance émue pour le vieux professeur qui a toujours été dans ce pays l'âme de toutes les organisations patriotiques, et pour sa fidèle compagne, est vivement applaudi par toute l'assistance.

M. Voodon, consul général de Belgique, après avoir présenté ses hommages les plus respectueux au vieux couple, remercie au nom de son gouvernement le vaillant et énergique professeur, dont la science a augmenté le

prestige de la Belgique en cette contrée lointaine, et dont l'esprit d'initiative éclairée a produit pour son pays de réels et sérieux avantages dans le domaine de l'Industrie et du Commerce.

On applaudit ferme les éloquentes paroles du représentant de la Belgique.

Il est ensuite donné lecture d'une belle lettre adressée à M. Van der Naillen, par le groupe indépendant belge, dont M. Rossard est le président, puis notre rédacteur en chef, en sa qualité de représentant de l'organe des populations de langue française sur la côte du Pacifique, prononce une petite allocation au cours de laquelle il ne manque pas de dire combien vives sont les sympathies que les Français professent pour les Belges en général et pour M. Van der Naillen en particulier, qu'on a toujours vu à San Francisco au premier rang toutes les fois qu'il s'est agi de manifester en faveur de la France.

Très ému, M. Van der Naillen remercie fort éloquemment tous les orateurs ainsi que toutes les personnes qui, en ce jour inoubliable, sont venues lui apporter le témoignage de leurs sympathies, manifestation dont il ressent tout le prix.

A son tour M^{me} Van der Naillen prononce quelques mots bien sentis et envoie un cordial salut à la petite et vaillante Belgique.

Se faisant l'interprète de toute la famille Van der Naillen, M. Albert Van der Naillen, fils, remercie à son tour tous les assistants.

Les discours sont terminés et les invités se repandent dans l'intérieur de la maison où un superbe lunch leur est offert. Les bouchons de champagne qui sautent jettent à leur tour une note joyeuse au milieu de cette fête en l'honneur de la vieillesse laborieuse, car c'est une véritable vie de travail intelligent et continu que M. Van der Naillen a menée et mène encore malgré son grand âge. Toujours vert, plein de santé et d'énergie. M. Van der Naillen ne veut renoncer ni à ses travaux professionnels, ni aux lettres dont il est un fervent adorateur. Au milieu de tous ses enseignements techniques et de ses recherches scientifiques, M. Van der Naillen a encore trouvé le temps d'écrire trois beaux ouvrages : *Dans les temples de l'Himalaya*, *Dans le Sanctuaire* et *Balthazar le Mage*, dont les traductions françaises publiées à Paris ont obtenu un très grand et très mérité succès.

Et maintenant saluons bien respectueusement ce vaillant fils de la Belgique, que son gouvernement a récompensé en lui accordant il y a quelques années la croix de l'Ordre de Léopold, cet énergique savant, dont la vie toute de travail est d'un si salubre exemple, ce grand ami de la France auquel, au nom de tous les Français de San Francisco, nous souhaitons une longue, très longue vie.

LE PROBLÈME

Nos grands-pères cultivaient la terre, n'ambitionnaient rien de plus que de voir prospérer leurs maisons et fructifier leurs travaux sous l'œil de Dieu. Sans grands embarras, ils passaient tranquillement leurs jours au milieu de leurs familles sans envie de l'éclat ou des plaisirs bruyants des hommes placés au-dessus d'eux. Ils savaient se priver de ce qu'ils n'avaient pas et jouir des biens que la providence avait mis à leur portée. Avec la paix de l'âme et le contentement du cœur, ils mangeaient avec appétit la nourriture simple que leur avait procurée le labeur. Éloignés des excès, des raffinements de la débauche et des inquiétudes décevantes des passions, ils avaient l'avantage de conserver leur corps sain et vigoureux, de ne pas s'ennuyer de la vie au sein des jouissances, parce que simples dans leurs goûts et leurs mœurs, ils savaient user modérément des choses qui tuent d'avance l'âme et le corps, si on s'en sert outre mesure..

Ils ne pouvaient s'empêcher de prêter au monde une conscience, une âme vivante, une raison directrice juste et bonne, qui entend et qui voit, qui juge nos efforts, qui nous soutient, avec laquelle nous travaillons lorsque nous faisons ce qui est dans l'ordre et ce qui convient.

On aurait pu se persuader à les voir qu'on peut être aussi heureux sous la toile grossière que sous un habit de soie, pourvu qu'on sache contenir ses désirs.

Mais on a remarqué depuis que ces bonnes gens qui vivaient sans luxe et sans ambition, qui croyaient qu'il fallait des hommes aux divers échelons de l'échelle avaient tort et qu'ils ont méconnu leurs intérêts et leur devoir.

S'ils ont paru heureux, c'est le bonheur de l'idiot qui borne le monde aux limites de son hameau et qui ne désire rien parce qu'il ne connaît rien.

On est aujourd'hui sur la trace d'un nouveau système d'organisation sociale en rapport avec l'excellence de notre nature et tout différent de notre vieille habitude d'esclavage. La vie est ouverte et nous savons que tous les hommes sont égaux. On ne se contente plus de vivre simplement dans une humble condition, loin des soucis et de la tourmente des hautes convoitises. Chacun veut prendre une riche portion dans la masse commune. Il faut sortir de son rang, s'élever au-dessus de sa sphère, imiter le luxe, les dépenses, les manières du riche et du grand. Pourquoi se résigner sottement aux limites d'une médiocre existence ? L'homme étant de la même nature, l'un n'a pas plus de droits que l'autre d'occuper la place supérieure. Pourquoi aller à pied quand d'autres vont en voiture ?

Le grand mobile de la vie humaine et l'objet de toutes ses aspirations doit être jouissance des plaisirs matériels. Arrière la modération ; toutes les

classes de la hiérarchie sociale doivent tendre à se déplacer, à s'élancer sur les rangs supérieurs. Ce monde est le paradis de l'homme, il faut en jouir avant de partir.

Les maximes de modération sont des amusettes surannées. C'est aux sots qu'on fait croire qu'une providence divine se mêle de l'arrangement des choses humaines. Dieu n'est pour rien dans les règlements de l'univers ; il faut se faire un passage et prendre une heureuse part dans ce vaste domaine de la terre, ouvert à toutes les convoitises.

Dieu et ses attributs sont des mythes, et le monde une machine aveugle qui ne sait ce qu'elle fait. Il n'y a ni Dieu ni âme, ni immortalité, ni ombre d'une autre vie. La croyance en Dieu et à l'immortalité de l'âme n'est plus tolérée dans les sciences mêmes comme esclave. Ces théories sont devenues le symbole de l'absurde, la fable des écoles, le jouet des savants.

L'humanité a atteint l'apogée de la vie raisonnable et trouvé enfin les véritables fondements de sa dignité et de son bonheur. Après vingt-cinq siècles d'études, les éclaircisseurs de la vie humaine sont enfin parvenus à nous conduire aux dernières limites de la sagesse. La vérité n'est plus au fond du puits. La lumière brille sur le monde. Le voile est levé, les ténèbres dissipées. Plus de tâtonnements, d'erreurs et d'incertitudes. Le monde voit clair et pense sensément par le télescope de la science. Nous sommes instruits et dirigés comme il convient. Tout est débrouillé et mis au net dans le vaste labyrinthe de la vie. Nous savons que nous sommes un accident qui doit se perdre dans le grand tout ou quelque autre chose qui est venue on ne sait comment et qui va on ne sait où.

Nous naissons sans cause. L'homme est le produit du hasard, le résultat d'un mécanisme aveugle, d'un agent brut qui ne sait ce qu'il fait ; d'un coup des atomes qui se heurtent ; de l'effort latent d'un élément premier ; de l'écume de la mer ; de la fermentation d'un marais échauffé ; du jeu de l'harmonie universelle ; d'une matière organisée qui sera jetée au vent comme la poussière de nos rues.

Les cités de l'autre monde ne viendront plus attrister le genre humain. L'homme a manqué sa route jusqu'à ce jour : il s'est abâtardi par une fausse direction qui l'a toujours éloigné de son état normal et l'a fait tourner dans un cercle de misère et de dégradation tant physiques que morales, à la vue du spectacle de l'univers ; on a cru qu'un être intelligent et sage gouvernait le monde, on ne le croira plus. On regardera tout cela comme une machine incompréhensible qui se meut et se règle d'elle-même, et la chose vaudra beaucoup mieux. On a cru qu'il fallait vivre d'après certains principes qui défendent le mal et commandent le bien ; on déposera ces imaginations et l'on saura que la raison consiste à jouir le plus qu'on peut.

Dieu est le bonheur, n'importe de quelle part il vienne ou par quel

moyen on se le procure, et le devoir de l'homme est d'obéir à ses attractions. Nous devons vivre philosophiquement, comme les poissons de la mer dont les grands mangent les petits sans remords de conscience.

Le juste et l'injuste ne sont qu'une affaire de police pour brider les masses; la morale une invention de la politique qui forge des droits et des devoirs imaginaires dans son intérêt et pour son plaisir. Il n'est pas d'autres lois pour l'homme que de vivre le plus agréablement possible en savourant tous les plaisirs. Tout le reste vient de l'homme et de ses chimères, de fables insipides inventées pour nous conduire en laisse.

Délivrés de toutes superstitions ou de rêveries méprisables, nous marcherons désormais la tête haute comme des hommes éclairés qui n'ont plus rien à démêler avec Dieu.

Agitons-nous, prenons notre essor, faisons-nous plus grand, plus haut, plus brillant; au lieu de nous fixer dans notre condition regardons-la comme un partage injuste; bannissons de notre esprit la simplicité et la modération des désirs; occupons-nous uniquement de la vie du corps; vivons par les sens et pour les sens; excitons cette soif ardente de nous étendre, de nous élargir, de nous agrandir.

Maudissons ceux qui nous ont tracé une part si chétive, un enclos si étroit. Demandons-leur raison de notre infériorité sociale. Pressons-les de nous dire pourquoi il y a des grands, des petits, des riches, des pauvres. Mettons-nous à l'œuvre contre un plan si mal conçu...

C'est ainsi que par une incessante, immense et universelle propagande d'athéisme, de matérialisme, de sensualisme, d'idées, de rêves, de plans, d'imaginations, de systèmes divers, contradictoires, funestes, des faiseurs de philosophie de l'histoire, des politiques à outrance, des reviseurs et régénérateurs de la société menacent le monde d'une combustion générale.

C'est ainsi que soufflant le feu de la haine, endoctrinant les têtes, trompant et séduisant par des sophismes, ameutant les hommes les uns contre les autres, aigrissant les esprits, excitant le peuple à la révolte et au bouleversement avec promesse d'une entière délivrance et d'une parfaite béatitude, ils ont fait de ce monde un champ de bataille où l'ambition, l'avarice, la haine, les luttes et les efforts continuels des passions déchirent la société. Et le salon, la tribune, la plume de l'écrivain, la chaire d'histoire et de philosophie sont atteints de cette contagion des appétits charnels qui veulent trouver leur paradis sur la terre au mépris de toutes les lois.

Le matérialisme nous submerge. Un aveuglement universel presque impossible à guérir s'est répandu sur notre globe, à moins de se boucher les yeux et les oreilles, il est impossible de ne pas voir que la société joue vie ou mort selon qu'elle arrachera ou nourrira ce cancer dévorant.

Contraire à la nature, nuisible au monde, détestable dans ses principes,

ses maximes et ses effets, le matérialisme est le malheur et la honte de l'humanité.

C'est à lui que nous devons cette génération de fantoches qui gaspillent leurs jours à la poursuite du veau d'or et des jouissances malsaines ; c'est à lui que nous devons ces ombres emportées par le tourbillon de la folie, marionnettes humaines, pantins, arrivistes, *snohs*, s'élançant à l'escalade de la fortune, n'ayant au cœur aucune opinion raisonnée, aucune croyance sincère, incapables de faire aucun effort pour voir *par delà* ; c'est de lui que nous viennent ce tohu-bohu social, ces cris de colère et de révolte des prolétaires qui veulent devenir bourgeois à leur tour et prendre leur part de la curée des biens matériels.

Le mal est grand. Est-il un remède ?

L'unique remède serait donc une réforme radicale de l'enseignement. Les peuples sont tels qu'on les élève et les mœurs sont l'expression de l'éducation. L'instruction est athée dans notre siècle de lumières. C'est le mal des nations modernes, la source de toutes les corruptions. Les maîtres de la science, les oracles de la sagesse, les instituteurs des peuples ont renfermé l'homme dans ce monde comme dans un cercle qu'il ne doit pas dépasser.

Nous avons presque autant de docteurs en tout genre que de laboureurs, mais il ne suffit pas d'un diplôme pour apprendre aux hommes leurs droits et leurs devoirs, l'art de bien penser et de bien agir. Il faut connaître les vrais et essentiels rapports des choses, la vraie nature de l'homme, ce qui est constitutif et ce qui est subversif de sa vie ; ses forces, ses faiblesses, ce qui est irréalisable et qu'on ne doit pas tenter à moins de bouleverser tous les éléments de notre bonheur ; ce qui dure et ce qui doit finir ; ce qu'il faut supporter et ce qu'il faut détruire ; ce qu'on doit laisser subsister en le corrigeant ; la sphère au delà de laquelle on ne doit point s'élancer sous peine de tomber dans la perturbation et la mort.

On instruit les jeunes gens sur la grammaire, sur les langues, sur l'algèbre, sur la chimie, sur la littérature, sur l'histoire et la philosophie de l'histoire ; on leur montre combien il entre dans l'eau de parties d'oxygène et de parties d'hydrogène ; mais on néglige de leur apprendre pourquoi ils sont venus au monde ; d'où ils viennent, comment ils arriveront à leur destinée ; de les former aux maximes de la sagesse, de les plier aux règles d'une vie tempérante, modeste, douce, patiente, bienfaisante et vertueuse.

La philosophie spirite, aussi sûre que complète serait seule capable d'affranchir la vie humaine et de la porter à sa vraie et haute destination ; elle seule pourrait nous mettre sur la route de la paix et du contentement du cœur ; elle seule mettrait un frein aux passions, à l'ambition, à l'orgueil, à l'égoïsme, à la dureté, à l'injustice, à la corruption et à tous les vices.

Mais l'homme, qui a découvert tant de choses, saura-t-il se découvrir lui-

même. Fera-t-il le jour dans sa nuit ? ou bien serions-nous hors d'état de remonter par nos propres forces vers les sûres régions du véritable spiritualisme ? en un mot notre ruine sociale est-elle inévitable ?

Tel est le problème que sans cesse nous nous posons.

EMMANUEL DARCEY

M. Craddock et sa médiumnité ⁽¹⁾

Afin de donner plus d'intérêt à mon dernier article sur les matérialisations j'avais écrit à M. Craddock le priant de bien vouloir m'envoyer une courte biographie de lui-même, pour les lecteurs de la *Revue*.

Au bout de quelque temps je reçus un volumineux cahier, contenant le récit de la vie psychique du médium bien connu et écrit en entier de sa main.

Mon rôle se borne à celui de traducteur ; j'ai modifié le moins possible le style de ce récit absolument inédit et écrit par M. Craddock spécialement pour les lecteurs de la *Revue Spirite* :

Mon cher monsieur Aylmer,

En réponse à votre demande je vous envoie le récit de mes expériences comme médium. Je vous prie de prendre en considération mon manque de capacités littéraires, et vous serais obligé de bien vouloir remanier le style à votre idée. Dans ce récit, puisez ce qui peut vous être utile pour le développement de la belle et noble cause qui nous est si chère.

F.-F. CRADDOCK.

Dès ma plus tendre jeunesse je fus toujours sujet à une extrême sensibilité psychique ; je commençai à en ressentir les effets dès l'âge de quatre ans. Ceci me venait évidemment de ma mère, femme très sensitive, et, par suite, d'une constitution des plus délicates.

Quand, étant tout jeune, j'avais des phénomènes de clairvoyance, elle faisait son possible pour me détourner de cette voie, me faisant croire que j'avais été le jouet d'une hallucination. Mais, pour les prémonitions que j'obtenais assez fréquemment, elle éprouva toujours de la surprise, ce qui me fait supposer qu'au fond elle avait parfaitement conscience de mes facultés anormales.

(1) Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Le récit de la mort de mon grand-père, et des phénomènes qui l'accompagnèrent, illustrera mieux ce que je viens de dire.

La veille de Noël, en l'année 1876, mon grand-père était venu passer la soirée chez ses enfants, et était resté assez tard à la maison. Quand il prit congé de nous, son attitude nous parut des plus étranges ; il semblait ne pouvoir nous quitter, revenant par trois fois nous embrasser et nous dire adieu.

Mon aïeul était un vieil employé de la Compagnie des Chemins de fer Londres-Nord-Ouest. Il devait aller, le lendemain matin, surveiller des travaux délicats sur la ligne de Manchester, à un petit village qui n'était alors qu'une halte du nom de Norton-Bridge, mais qui est devenu depuis le point de bifurcation de plusieurs grandes lignes.

M'étant couché tard, je ne me levai pas de bonne heure le lendemain, jour de Noël. M'étant habillé sans hâte, je descendis au rez-de-chaussée, et me promenai du côté de la cuisine en attendant le retour de quelques parents devant revenir pour le déjeuner.

Il pouvait être environ midi et demi quand, regardant par la fenêtre de l'office, je fus très surpris de voir, au dehors, mon grand-père me faisant signe de lui ouvrir la porte. Il paraissait dans un état de surexcitation anormal. Ses traits étaient décomposés, son visage inondé de larmes.

Je me précipitai vers la porte et l'ouvris, me demandant quel événement grave avait pu le mettre en pareil état. La porte ouverte, jugez de ma surprise, mon grand-père n'était plus là ! Je fis le tour de la maison, regardant partout, mais toutes mes recherches furent inutiles.

Je rentrai donc et allai informer ma mère de ce que je venais de voir. Celle-ci essaya de me persuader que j'avais sans doute rêvé, car mon grand-père devait être à ce moment à Norton-Bridge ; mais je l'avais vu si distinctement que, personnellement, je ne pouvais douter de sa présence.

Ma mère alla raconter à une voisine ce qui venait de se passer, lui demandant si elle avait vu qui que ce soit près de la maison. La réponse fut négative, et ma mère, après m'avoir redemandé des explications, s'en fut vaquer aux soins du ménage, persuadée que j'avais été le jouet d'une hallucination.

Quelques instants plus tard, je fus envoyé à l'office chercher quelque chose. Comme je passais près de la fenêtre, inconsciemment je regardai au dehors, et je restai cloué sur place, muet de saisissement. Je n'oublierai jamais cette vision terrible : mon pauvre grand-père était encore là, mais cette fois son visage était livide, et la partie inférieure de la figure était couverte de sang.

Je laissai tomber ce que je tenais à la main et, tremblant comme une feuille, me précipitai auprès de ma mère, n'osant lui raconter ce que j'avais vu.

Elle fut très alarmée de mon état, et m'ayant enfin arraché la vérité mot

par mot, fut persuadée que j'avais vu l'« Esprit » de mon grand-père, quoi-qu'elle se gardât bien de me l'avouer, faisant tout pour retarder le développement de ce pouvoir extraordinaire dont j'étais doué, et auquel elle attribuait mon état de santé des plus précaires.

Elle alla encore trouver notre voisine, M^{me} Wells, vieille amie de ma mère, et habitant un cottage près de notre maison. Je la suivis, et ses premières paroles furent : « Oh, madame Wells, mon garçon vient encore de voir son grand-père ; je suis sûre qu'il est arrivé quelque chose. » Puis, en quelques mots, elle la mit au courant de mes facultés. Je fus renvoyé à la maison, ma mère restant en conciliabule avec son amie.

J'attendais seul depuis une demi-heure environ, tous les autres membres de la famille étant allés à Sandon, petit village distant de quatre milles, quand arriva un jeune garçon monté sur un poney fourbu, et nous cherchant. Il était porteur d'un message annonçant que mon grand-père venait d'être tué à Norton-Bridge.

Par le messenger, nous apprîmes que l'accident avait été rapide comme la foudre. Mon pauvre aïeul avait voulu se garer d'un train allant sur Stratford, et avait été pris en écharpe par l'express de Londres. Son corps avait été traîné sur un long parcours, et horriblement mutilé.

L'accident avait dû se produire au moment de ma seconde vision, le jeune messenger ayant mis environ une demi-heure à faire le trajet de Norton-Bridge à notre maison.

J'ai relaté cet incident très brièvement, pensant que cela suffirait à démontrer que mes facultés remontent assez loin dans ma vie.

De ce moment, mon existence fut pleine de phénomènes bizarres. J'eus des visions et des coups frappés, ceux-ci se produisant même dans les maisons amies que je fréquentais.

Au commencement de l'année 1878, j'eus le chagrin de perdre ma mère. Cette excellente femme était, ainsi que je l'ai déjà dit, extrêmement nerveuse et de constitution délicate, quoique ayant été élevée à la campagne. Pendant neuf mois, elle avait dû rester alitée, minée par cette terrible tuberculose qui finalement l'emporta, malgré les soins de deux médecins.

Ma mère avait eu trois enfants : une fille qui mourut en bas âge, et deux garçons. Mon frère travaillant au loin, j'étais le seul enfant de la maison, et naturellement la maladie de ma mère m'avait beaucoup rapproché d'elle. Je lui avais toujours tenu compagnie, essayant de la distraire et de la reconforter de mon mieux, car malgré mon jeune âge (je n'avais alors que dix ans), j'étais très intuitif et assez avancé.

Ma mère n'ayant que moi auprès d'elle (mon père étant mort quand j'étais tout jeune), faisait tout pour me retenir auprès d'elle, et je crois que c'est au cours de ces neuf tristes mois que ma médiumnité se transforma et

enfonça des racines dans un sol plus fécond : l'expérience de la souffrance.

Vers les derniers temps, ma mère me fit venir à ses côtés, et me fit de sages recommandations. Elle me dit, à ma grande surprise, qu'elle aussi avait eu une vision. Elle avait vu mon grand-père, et savait bien qu'elle ne se relèverait jamais. Mais elle me supplia de ne pas en avoir de chagrin car, si je priais avec ferveur, elle ne m'abandonnerait pas, viendrait me voir, et m'aiderait de toutes façons jusqu'à ce que je fusse à même de voler de mes propres ailes.

Ce fut là la dernière promesse d'une mère mourante à son enfant. Elle la renouvela le dernier jour, quand, la mort ayant déjà commencé son œuvre, elle ne pouvait plus me voir. Ses dernières paroles furent : « Bientôt, je te reverrai... »

On m'emmena, pauvre enfant seul et désorienté, trop jeune encore pour affronter la vie, et ne connaissant de l'existence que la douleur. J'avais perdu ma seule vraie amie.

Pendant deux ans, je vécus je ne sais trop comment. L'image de ma mère était toujours devant mes yeux ; chaque soir, en me couchant, je priais avec ferveur, persuadé qu'elle m'entendait. Je la vis plusieurs fois la nuit, était-ce en rêve, je ne sais. Elle m'embrassa et me caressa aussi affectueusement et gentiment qu'elle le faisait de son vivant. Ces visions étaient si nettes et précises que je me réveillais, pleurant à chaudes larmes, et réclamant ma mère chérie qui avait été tout pour moi.

En 1880, j'étais encore extrêmement délicat de santé. J'aimais être seul, et jouais rarement avec les jeunes gens de mon âge. Je me fis donc peu d'amis, et cela me fut encore une cause de souffrance. Pour comble de malheur, j'avais contracté, en soignant ma mère, la terrible maladie qui l'avait emportée. C'est à ce moment que je dus chercher à gagner mon pain, tout jeune et malade que j'étais.

J'étais pensionnaire dans une famille très honorable, et couchais avec un des fils, garçon sérieux et très intelligent, d'à peu près mon âge.

Souvent il me réveillait au milieu de la nuit, et me disait d'écouter. Les bruits les plus extraordinaires se faisaient entendre, la porte surtout résonnait comme si elle fût frappée à coups redoublés avec un fouet. Tout ceci nous causait une terreur insurmontable, nous nous cachions la tête sous la couverture, et là, trempés de sueur, nous étions suffoqués et ne pouvions articuler une parole.

Mais ces bruits insolites s'étendirent bientôt aux autres pièces de l'appartement, y compris la chambre à coucher des parents de mon camarade. Ceux-ci commencèrent à s'émouvoir, et furent bientôt aussi terrorisés que nous.

Le chef de la famille, M. M..., qui était un prédicateur wesleyiste privé,

nous assura toutefois qu'il n'y avait rien à craindre, que tout irait bien si chaque soir, avant de nous coucher, nous lisions un certain chapitre de la Bible.

Nous fîmes ce que le vénérable ecclésiastique avait dit, mais cela ne modifia en rien l'état de choses existant, au contraire. C'était maintenant chaque nuit un concert infernal de bruits assourdissants, auxquels se mêlaient des voix humaines.

La situation devenait intenable, et M. M... s'émut sérieusement ; il déclara que c'était très grave, et envisagea la possibilité d'un meurtre ayant été commis dans la maison. Ils'enquit auprès du propriétaire, et acquit la certitude que seule une vieille dame avait habité la maison avant nous. Mais aucun meurtre, seul un voleur avait pénétré dans la maison, et avait dévalisé la locataire, sans toutefois lui faire aucun mal.

Toutefois il paraissait que cette dame était très riche, et l'opinion des habitants était qu'elle avait dû enterrer de l'argent dans la cave. Ayant exploré soigneusement le sous-sol et fait des fouilles, nous ne trouvâmes rien, malgré notre certitude qu'il devait y avoir « quelque chose ». J'en étais encore plus persuadé que les autres, et voici pourquoi :

Si quelqu'un de la maison laissait le soir de l'argent sur une table, même dans sa chambre à coucher fermée à clef, le lendemain matin l'argent avait disparu. Si nous laissions par mégarde tomber une pièce de monnaie sur le parquet, nous entendions la pièce rouler puis s'arrêter. En regardant à l'endroit où la pièce avait roulé, celle-ci avait disparu.

Je me souviens qu'un soir, neuf pièces de dix centimes tombèrent d'une planche où nous les avions mises. Nous ne retrouvâmes que deux des pièces, les sept autres avaient encore disparu, absorbées par le plancher qui avait semblé s'ouvrir pour les recevoir. Toutes nos recherches furent inutiles, et l'argent ne fut jamais retrouvé.

Les choses allèrent de mal en pire, si bien que, n'y pouvant tenir plus longtemps (personne ne dormait plus), il fut décidé que nous déménagerions. M. M... arrêta son choix sur une vieille maison de bel aspect, inhabitée depuis longtemps et donnant sur la grand'route de Stone, dans le comté de Strathfordshire.

Là, tout alla bien pendant trois mois, et nous commençons à nous féliciter de notre changement de résidence, lorsque le concert recommença tout à coup. Les bruits étaient les mêmes, et dus évidemment aux mêmes causes, quelles qu'elles fussent.

De plus, M. M... nous annonça un matin qu'il avait vu l'« Esprit » de sa première femme, debout au pied de son lit, au milieu de la nuit. Cela nous remplit tous d'une terreur indicible ; M. M... lui-même, quoique de tempé-

rament très calme et jouissant d'une force de caractère peu commune, était fort ébranlé.

M^{me} M... déclara tout net que nous avions affaire à Satan en personne, quoique je ne connaisse pas les raisons qui lui dictaient un pareil raisonnement; peut-être la personnalité de l'apparition n'y était-elle pas étrangère.

Cette aimable dame (notre hôtesse) avait dû se rendre à l'évidence des faits, faits qui se produisaient même au milieu de tous et en pleine lumière, quand nous nous trouvions réunis. Elle eut très peur, continua à croire de plus en plus à l'intervention satanique, et, comme conséquence naturelle, devint d'une piété extrême, ce qui ne parut gêner en rien la personnalité perturbatrice, évidemment la même que dans notre première demeure, et qui semblait prendre tant de plaisir à nous effrayer presque toutes les nuits par des manifestations diverses de sa présence, telles que coups dans les murs et dans les portes, grattements divers, et balancement des tableaux.

Si, la nuit, quelqu'un de nous avait le malheur de parler des phénomènes, immédiatement les coups recommençaient, de sorte que nous en étions arrivés à nous abstenir d'y faire la plus petite allusion. On ne peut se faire une idée des transes dans lesquelles je vécus pendant ces six années.

Mais je n'étais pas encore au bout de mes surprises, celles-ci ne faisaient réellement que commencer. Nous étions alors en 1883.

Un soir, j'étais allé me coucher de meilleure heure que d'habitude, car j'étais seul à la maison et je m'ennuyais, mes hôtes et leurs enfants étant allés, ce soir-là, à Strafford, à une conférence de M. Bradlaugh, le grand apôtre anglais de l'athéisme.

J'aurais voulu connaître l'opinion de mon camarade sur la conférence, mais n'avais pas la patience de l'attendre. Je montai donc me coucher et soufflai la lampe une fois au lit. Mais je ne pus m'endormir, soit que je fusse nerveux, soit qu'il ne fût pas encore l'heure à laquelle j'avais l'habitude de me coucher.

Au dehors, la nuit était noire comme de l'encre, une de ces nuits d'automne déjà tourmentée par la bise aigre de l'hiver tout proche. La pluie tombait à torrents et, chassée en violentes rafales, venait battre les vitres en un crépitement intermittent.

Tout à coup je crus remarquer, dans l'angle de la pièce le plus rapproché de mon lit, et au niveau du parquet, une petite lumière, plutôt une fluorescence assez vague. Cette constatation ne me causa aucune frayeur (à ma grande surprise) ; cela paraissait d'un bleu-vert nacré, bleu foncé au milieu, et pendant que je la regardais, cette lueur me parut s'élargir et s'allonger en hauteur.

Je commençais à n'être plus très rassuré, et détournai les yeux, pour les ramener presque aussitôt. Cela s'étendait maintenant dans une direction

oblique ; puis cela continua à monter, se balançant doucement de droite à gauche, comme étant animé d'un mouvement propre.

A ce moment, je constatai que tout mon corps était animé de vibrations assez fortes, surtout dans les côtes et les muscles des bras. L'apparition avait maintenant la forme d'un long rouleau d'ouate, dont les contours étaient légèrement lumineux, d'un bleu foncé. Cela augmenta encore de volume, oscillant et tournoyant sur place.

Je détournai les yeux pour la seconde fois, mais dus les ramener malgré moi au bout d'une minute. Cette fois, j'avais devant moi une forme humaine ; je ne voyais pas le visage, mais en regardant attentivement à l'endroit où il aurait dû être, je vis deux yeux brillant dans l'obscurité, et, un instant après, toute la figure m'apparut. Je regardai fixement, et ne pus retenir un cri, car j'avais parfaitement reconnu les traits de ma mère.

Elle s'approcha tout près de moi, et je la vis très distinctement, sans possibilité d'erreur. Elle me tendit ses bras, mais je fus pris à ce moment d'un accès de terreur nerveuse et me cachai sous mes couvertures, criant de toutes mes forces.

Mes cris, mes hurlements plutôt, furent entendus de M. M... qui venait de rentrer, et qui se précipita vers ma chambre, me demandant ce qu'il y avait.

Comme j'avais fermé la porte à clef, il ne put rentrer ; je sautai hors du lit, et regardai dans l'angle de la pièce, juste à temps pour voir les derniers fragments de l'apparition disparaître graduellement en tournoyant, et semblant se dissoudre dans le parquet.

Je ne me souviens pas comment j'ouvris la porte ; j'étais inondé et glacé de transpiration, et tombai dans les bras de M. M..., où je m'évanouis.

Je fus longtemps avant de recouvrer mes sens, et de pouvoir relater ce que j'avais vu. Cette expérience m'avait fait une telle impression que les moindres détails en sont encore présents à ma mémoire.

De ce jour, tout mon système nerveux fut modifié, car depuis je suis sujet à une susceptibilité nerveuse que je n'avais jamais éprouvée auparavant.

F. F. CRADDOCK.

Traduction R. AYLMEER.

(A suivre.)

LA CRÉDULITÉ DES INCRÉDULES

Dans son numéro du 31 août : le *Light* publie un article que nous ne résistons pas au désir de copier car il est une courte réponse que nous avons eu bien des fois l'envie d'adresser à M. Jules Bois. Mais lorsque j'ai lu

qu'il osait exprimer des doutes qu'il traduit par des affirmations au sujet d'un homme de la valeur de William Crookes, j'ai compris combien celui que j'avais vu jadis à la Bodinière présenter Lina, le sensitif sujet du colonel de Rochas, est peu certain de ce qu'il pense aujourd'hui et de ce qu'il écrira peut-être demain et je suis satisfait de donner l'article du *Light* sans autre commentaire.

..

M. H-N. de Frémery, de Bussum (Hollande), écrit que Jules Bois, l'auteur français bien connu, qui est un incrédule des faits occultes, écrivant dans les *Annales Politiques et Littéraires* du 18 mai, dit :

« Je me suis assuré à Londres, sans qu'il puisse y avoir place pour le moindre doute, des puérils et grossiers tours de la fameuse Florence Cook (maintenant M^{me} Corner) qui dupait de belle façon l'honorable William Crookes par le fantôme de Katie King, lequel n'était autre que sa sœur. »

Les séances données par M. William Crookes avec Florence Cook étaient presque exclusivement tenues dans son propre logis et en présence d'un cercle choisi d'observateurs qu'il invitait lui-même à y assister. Les séances étaient dirigées dans des conditions qui rendaient toute « entente » impossible, comme on peut le voir en se référant à son livre : *Recherches sur le spiritualisme*. A la page 109 W. Crookes ajoute :

« Durant les derniers six mois Miss Cook a été fréquemment mon hôte, faisant parfois des séjours d'une semaine entière. Elle n'apporte rien avec elle qu'un petit sac à main ne fermant pas à clef. Pendant la journée elle est constamment en présence de M^{me} Crookes, de moi-même, ou de quelque autre membre de ma famille et, ne couchant pas seule, il ne peut à aucun moment y avoir de préparation même moindre que celle qui serait nécessaire pour « faire » Katie King.

« Chaque fois que je lui ai proposé une épreuve, elle a aussitôt accepté, avec la meilleure bonne volonté, de s'y soumettre. »

Il aurait dû venir à l'esprit que, comme M. William Crookes dit, Katie était plus grande d'une demi-tête que Miss Cook et paraissait une grosse femme en comparaison avec elle ; cela était bien démontré par les photographies qu'il prit de chacune d'elles.

Ce fait vient détruire absolument la prétendue découverte de M. Bois car, à l'époque où les séances avaient lieu, Florence Cook n'était qu'une jeune fille d'une dizaine d'années et ses sœurs étaient si jeunes qu'aucune d'elles n'aurait pu « personnifier » Katie King, même si elle l'eût voulu ou eût eu l'occasion de le faire. En conséquence, quand M. Bois dit qu'il s'est « assuré » que Katie King n'était autre que la sœur de Miss Cook, nous ne pouvons

que conclure qu'il a été mal informé, car les faits, autant que nous pouvons les établir sont tous contre lui, ou alors il est de mauvaise foi.

Mais réellement cela ne vaut presque pas la peine d'essayer de réfuter d'aussi pauvres racontars qui sont entièrement détruits par le premier examen. Apparemment ils ont été dictés par la bien connue crédulité des incrédules.

Nous voudrions suggérer à M. Frémery d'écrire à M. Bois et de lui demander la preuve de l'assertion donnée par lui.

Traduction de M. GAY.

Extrait du Journal "LIGHT" du 31 août 1907

Un oiseau médium.

Une curieuse histoire est racontée par le « Kansas City Citizen », de Kansas (Missouri).

Le 30 avril 1904, Willie Cooper, âgé de 20 ans, fils d'Elijah L. Cooper, mourut de la fièvre typhoïde.

Le matin de sa mort, un certain nombre d'oiseaux voltigeaient autour de la fenêtre, près du lit du jeune malade et l'on remarquait parmi eux un oiseau rouge. M. Cooper, affecté par la scène, s'arrêta dans la cour et, dit-il, au bout de quelques minutes toutes choses parurent briller d'une étrange lueur.

Il se disposait à pénétrer dans la maison lorsque M^{me} Cooper vint au-devant de lui, dans le vestibule, en lui annonçant que son fils était mort.

Environ une semaine plus tard, la fille de M^{me} Cooper et une de ses amies qui était leur hôte, furent troublées par des coups répétés frappés dans le lit pliant où elles reposaient. Effrayées, les jeunes filles appelèrent M. Cooper qui retira toute la literie, laissant les ressorts à nu. Alors, dit celui-ci, toutes les personnes présentes entendirent de nouveau les coups ; trois coups distincts, à la suite l'un de l'autre, semblaient provenir de l'intérieur du lit.

Pendant quatre mois après la mort du fils, un oiseau rouge vint chaque matin donner des coups de bec sur la vitre de la chambre de M. Cooper, au moment même de son lever.

Un matin, en février 1905, à cinq heures, M. Cooper se rendait à l'étable, selon son habitude, pour traire les vaches lorsque, avant qu'il y fût arrivé, la forme d'un homme se dressa soudain devant lui. Il fit un bond en arrière et il allait atteindre l'homme avec la lanterne allumée qu'il portait, quand

il reconnut son fils Willie tel qu'il était lorsqu'il vivait ; mais, avant que M. Cooper eût pu dire un mot, il avait disparu.

A quelque temps de là, apprenant qu'un médium renommé donnait une séance dans le voisinage, M. Cooper décida d'y aller et, dit-il, là, pour la première fois, j'eus une conversation avec l'esprit de Willie ; je lui demandai s'il était heureux et il me répondit que oui. Il me dit que le bonheur dans le monde spirituel dépendait de notre conduite pendant notre vie sur terre et que je devrais améliorer encore la mienne.

Comme l'oiseau rouge avait repris ses visites, M. Cooper demanda à son fils ce que signifiait cet oiseau rouge, il lui répondit que c'était son emblème à lui, son fils, et qu'il répondrait aux questions par coups. Le matin suivant, quand l'oiseau parut, Miss Cooper lui demanda si elle recevrait une lettre ce même jour, l'oiseau frappa trois fois sur le carreau et la lettre parvint bien dans la journée.

M. Cooper dit qu'il eut de fréquentes conversations avec l'oiseau et il en parla toujours comme de Willie. Il ne répondit jamais de façon inexacte, mais, parfois, frappait deux fois signifiant « je ne sais pas. »

L'oiseau a continué à venir, par intermittences, jusqu'à l'époque actuelle, mais ne fait plus de visites régulières.

Le « Kansas City Citizen » dit que le professeur Hyslop, qui donnait à ce moment des cours à Kansas City, allait interviewer M. Cooper et étudier ce cas.

Traduction M. GAY.

Jour de l'an immortaliste

A mon ami P. Bressolles.

L'an qui vient de finir et celui qui commence
 Ont un lien subtil en sa ténuité ;
 Ils flottent dans l'espace et dans l'éternité,
 Poussés comme des flots sur l'océan immense.

C'est le même poème et la même romance
 Que rythme la nature en son temple enchanté ;
 Son sublime concert de l'hiver à l'été
 A tous les tons de la rigueur à la clémence.

Cependant nous foulons des ronces sous nos pas ;
 Le destin va semant désastres sur désastres ;
 Mais l'immortelle vie émerge du trépas.

Dans le monde idéal, au paradis des astres,
Sous le verbe enflammé des divins Zoroastres
Naissent de purs soleils qui ne s'éteignent pas.

JULIEN LARROCHE.

Paris, 1^{er} janvier 1908.

Batailles de l'Idée

M^{me} de Bezobrazow vient de publier sous ce titre suggestif un roman scientifique en deux volumes, qui est une étude religio-sociologique des plus profondes et des plus intéressantes. Sous la forme dialoguée, qui permet par la discussion des idées de mieux faire ressortir le fond de la doctrine du Féminisme spiritualiste qu'elle a fondé, M^{me} de Bezobrazow expose les théories de rénovation sociale à laquelle aspire un néo-Catholicisme qui, tout en cherchant à conserver son attache avec Rome, voudrait cependant se livrer, avec un esprit de libre examen, à la recherche de la Vérité : chose impossible naturellement ; et l'abbé de Pontmoron qui personnifie cette nouvelle école, est obligé de s'écrier : « Depuis dix ans je supporte la malveillance du clergé ; le moment de rompre avec lui est venu. » L'abbé veut marcher sans Rome et contre Rome « faire entendre la voix de la Grande Église libre. »

Mais, depuis bientôt vingt siècles de domination, l'Église n'a ni su ni voulu travailler à organiser la Fraternité Humaine, qui cependant est la base même de la Religion du Christ et si jamais nous voyons sur terre la Fraternité en action, base de l'organisation et de la Vie Sociale harmonieuse, ce ne sera sûrement point le fait de l'Église de Rome non libre ! La grande Église libre fera-t-elle mieux ? Je ne le pense pas.

« Les dogmes s'écrouleront, dit M^{me} de Bezobrazow, mais la parole du Christ vivra éternellement. » Parole très juste ; les dogmes se confondent avec les Églises qui les décrètent et quand les dogmes s'écrouleront, les Églises suivront. La parole du Christ proclamant la Fraternité humaine survivra et vivra éternellement, c'est certain, car la réalisation de cette Fraternité, constitutive de l'Unité, est le but même que poursuit l'Humanité. C'est alors que sera « le Royaume du Seigneur sur la terre » : royaume qui se fondera en dehors de l'action des Églises, puisqu'elles ont suffisamment

(1) *Batailles de l'Idée* par M^{me} de Bezobrazow, Librairie des Sciences spiritualistes, 42, rue St-Jacques, Paris. Prix 2 fr. 50. Port en sus 0 fr. 30, recommandé.

et irrévocablement fait leur preuve d'impuissance comme facteur social de l'évolution humaine, selon la Vérité.

L'orthodoxie slave réalisera-t-elle de son côté, par l'union des peuples slaves, le rêve de faire évoluer l'Humanité vers l'Unité? Ou bien est-ce par l'idée révolutionnaire russe, que le monde slave s'unifiera pour accomplir la haute mission qui lui paraît dévolue dans la formidable action que nécessite la mise en marche de l'Humanité vers l'organisation sociale harmonieuse que représente l'Unité humaine?

Le grand conflit social qui bouleverse actuellement le peuple russe, arrête pour un temps la mission du monde slave : « Où sont-ils les liens religieux et juridiques des Slaves? La foi en Dieu et l'amour du prochain ont été jusqu'ici les signes caractéristiques du peuple russe, mais aujourd'hui tout point d'appui moral lui manque. Donc, pas de garantie pour la conquête du droit par la violence. »

Mais tout en reconnaissant que l'état social est « si voisin de la décomposition qu'il doit se régénérer ou cesser de vivre », M^{me} de Bezobrazow s'élève contre toute idée de rénovation par les terroristes et les anarchistes. Ainsi, en réponse à l'anarchiste russe Timoff qui prétend que la révolution est indispensable « pour briser les gouvernements à base capitaliste et bureaucratique et qu'elle est la tempête purificatrice qui doit dissiper les miasmes de la bureaucratie », le tchèque Pozzo lui répond qu'au contraire « la démagogie russe, en brisant les grandes idées de foi, de nation, de respect et de tradition, est l'auxiliaire la plus efficace, avec le mercantilisme international, pour mettre la race slave en état d'infériorité de sentiment en face des races asiatiques, qui s'appuient sur ces principes » et Pozzo de conclure : « Plutôt que de voir triompher des réformateurs aux yeux affamés, dans des visages de crimes, je souhaite qu'il soit réservé à votre jeune souverain d'être l'éducateur, le protecteur et le dompteur de la liberté russe... »

Au point de vue de l'évolution russe, M^{me} de Bezobrazow est particulièrement compétente pour apprécier les stades que doit suivre cette évolution; à l'heure actuelle d'ailleurs, les événements lui donnent raison, puisque l'accord vient de se faire entre la troisième Douma et l'Empereur, qui demeure ainsi « l'éducateur, le protecteur et le dompteur de la liberté russe ».

M^{me} de Bezobrazow pense que ce n'est que par l'alliance de tous les spiritualistes indépendants, à quelque école ils appartiennent, que peut se faire l'évolution normale de l'Humanité et son ascension vers l'Unité. C'est ainsi que se créera « la Religion Sociale », génératrice d'une organisation sociale selon la vérité. « Pour rendre possible une meilleure distribution des richesses, dit-elle, il faut commencer par obtenir une meilleure éducation des consciences... L'éducation de la croyance est l'outil, les vrais intellectuels

« sont les ouvriers, car les élites sont les instruments directs de cette transformation de la Pensée... Lentement par les élites, car il faudra du temps
« certes, pour les masses, allumons des phares, pour ouvrir des ports à toutes les voiles luttant dans l'ombre ; Mandats remplis et écoutés des libres
« consciences qui, parce que libres et éclairées, peuvent seules amener le
« monde à une nouvelle conception de la vie. »

Il est certain que le mal social n'est que le résultat de l'erreur, fille de l'ignorance, et l'on doit reconnaître qu'aujourd'hui les ténèbres sont moins profondes, bien que ce ne soit pas encore la Lumière qui seule donnera la Connaissance, aussi M^{me} de Bezobrazow a raison d'encourager les élites à allumer des phares.

Du jour, en effet, où l'élite pensante, consciente et agissante, saura et comprendra son véritable devoir, elle agira sur les masses pour les éduquer et leur enseigner leur véritable intérêt qui n'est pas l'égoïsme, l'individualisme, mais l'union solidaire de l'effort de chacun au profit de tous.

Mais où sont-elles, à cette heure encore, ces élites qui sachent et qui veulent ? Elles aussi ignorent leur véritable intérêt, et si à la surface elles émettent parfois des idées élevées, dans le fond elles sont animées du même esprit d'égoïsme, d'indifférence et d'ignorance que les masses sur lesquelles elles exercent leur action.

Certes, par ses travaux et son apostolat, M^{me} de Bezobrazow secoue les âmes en leur montrant la vraie voie, elle les entraîne à l'action, elle fait naître ainsi de nouvelles énergies vers le Bien.

Mais M^{me} de Bezobrazow considère que, pour ces fins, le rôle de la femme doit se présenter dans un sens actif et pleinement conscient. Après avoir passé en revue l'action féminine à travers les âges, elle étudie l'époque du Matriarcat, auquel a succédé le Patriarcat « par une alternance voulue et nécessaire », et enfin la nécessité d'instaurer une nouvelle forme du Matriarcat, non point pour supprimer le Patriarcat, mais pour le compléter en coopérant avec lui à établir l'harmonie sociale. « La perfectibilité du perfectionnement social, dit-elle, ne peut se réaliser que de l'union du féminin et du masculin dans l'équilibre de la sélection sexuelle de la femme comme mère. »

M^{me} de Bezobrazow fait vivre également par les personnages qui incarnent ses thèses, un joli roman d'amour, non pas d'un amour seulement terrestre, mais portant avec lui un rayon du Divin qu'est, dans son essence, le véritable amour de l'âme, générateur du vrai bonheur. « Ils étaient heureux, véritablement heureux, de cet amour actif qui délivre de toute bassesse et de tout doute... Car l'amour n'est pas une fin à soi-même, mais le commencement des autres vies supérieures, ... et ce bonheur est l'accomplissement de sa vie, par l'amour qui rend meilleur. »

Je m'arrête, car pour tout dire il serait nécessaire de citer les deux volumes en entier. Il faut lire cette œuvre, par laquelle M^{me} de Bezobrazow exprime, dans un style d'une poésie intense, les tendances et les aspirations de tous les cœurs généreux, ceux qui veulent faire éclore sur cette terre une nouvelle Humanité, capable de vivre dans la Lumière, la Justice et l'Amour, c'est-à-dire dans l'Harmonie.

COMTE DE FAUGÈRE.

BIBLIOGRAPHIE

Nouvelle Revue d'Occultisme

Le premier numéro de la **Revue Générale des Sciences Psychiques** vient de paraître en un superbe fascicule de 48 pages sous la direction de notre savant confrère Ernest Bosc. — Cette intéressante publication offre ceci de particulier, qu'elle réunit et discute toutes les matières dont l'ensemble forme l'étude des sciences occultes; chaque branche est traitée par des spécialistes français et étrangers.

Les matières étudiées sont l'Occultisme, la Kabbale, le Psychisme, le Magnétisme, l'Hypnotisme, la Magnothérapie, la Suggestion, la Psychiatrie, la Catalepsie, le Dégagement astral, l'Extériorisation, la Théosophie, la Linguistique orientale et occidentale, le Satanisme, les Mythes et les Religions.

Comme on voit, le programme est vaste, mais tous ceux qui connaissent les travaux du directeur de cette publication sauront que sa haute compétence, ses relations universelles dans le monde scientifique lui faciliteront cette tâche et feront de la *Revue générale des Sciences Psychiques* le périodique indispensable à tout spirite, tout médecin, tout savant.

Voici, du reste, le sommaire de notre premier numéro: Notre programme. — La Magie noire dans la Thérapeutique. — Du rôle des minéraux dans le sang. — La lumière astrale. — Physiologie digestive. — La légende de la Turbie. — Du rêve, du sommeil et de l'extériorisation. — Le Docteur futur. — Bibliographie. — Traité de la longévité. — Revue des Revues.

Abonnement annuel France et Étranger : **10 fr.** adressés en un mandat à la librairie H. Daragon, 39, rue Duperré, Paris.

Le Directeur-Gérant :

PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :

LÉOPOLD DAUVIL.